

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MARIE-CLAUDE L'HEUREUX

LA PROBLÉMATIQUE DE LA NATURE ET DE LA CULTURE DANS LA
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE POUR LA JEUNESSE :
AU-DELÀ DES DUALISMES

DÉCEMBRE 2005

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier vivement ma directrice de recherche, la professeure Lucie Guillemette, pour sa grande disponibilité et son indéfectible appui. Par sa soif de rigueur, contagieuse, elle m'a enseigné le dépassement de soi et a fait de ce mémoire ce qu'il est aujourd'hui.

Je tiens également à remercier le Fonds Québécois de Recherche sur la Société et la Culture (FQRSC), pour sa confiance et son soutien financier.

J'aimerais de plus remercier mes parents, pour la foi inconditionnelle qu'ils ont toujours eue en moi et pour m'avoir encouragée à aller au bout de mes rêves, ce fameux jour où l'idée m'a prise de laisser l'enseignement primaire pour la littérature.

Un merci tout spécial, enfin, à mon amoureux, gardien de mon style mais surtout de mon équilibre personnel, pour la justesse de ses commentaires et la chaleur de ses encouragements. Merci d'être là, tout simplement...

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 :	
DE LA POSTMODERNITÉ À L'ÉCOFÉMINISME : LA PROBLÉMATIQUE DE LA NATURE ET DE LA CULTURE DANS LA PENSÉE CONTEMPORAINE.....	9
1. De l'universel moderne au singulier postmoderne.....	11
2. Un féminisme postmoderne.....	17
3. Nature, culture et féminismes.....	20
4. Nature, culture et écoféminisme.....	26
CHAPITRE 2 :	
LA RÉCONCILIATION DU SAUVAGE ET DU CIVILISÉ : <i>LA FILLE DE LA FORÊT ET UN ÉTÉ DE JADE</i>	37
1. <i>La fille de la forêt</i> : l'incursion du sauvage dans le civilisé.....	39
1.1. D'espaces et de personnages : une configuration initiale binaire.....	39
1.2. Énonciation d'un discours écocentrique : vers un métissage du sauvage et du civilisé.....	46
1.3. Entre le sauvage et le civilisé : l'affirmation d'une identité.....	52
2. <i>Un été de Jade</i> : l'incursion du civilisé dans le sauvage.....	54
2.1. D'espaces et de personnages : une configuration initiale binaire.....	55

2.2. Énonciation d'un discours écocentrique : vers un métissage du sauvage et du civilisé.....	60
2.3. Entre le sauvage et le civilisé : l'affirmation d'une identité.....	65
 CHAPITRE 3 :	
 LA RÉCONCILIATION DE L'ESPRIT ET DE LA MATIÈRE : <i>UN HIVER DE TOURMENTE, LES GRANDS SAPINS NE MEURENT PAS ET ILS DANSENT DANS LA TEMPÊTE</i>	69
1. La quête de Marie-Lune : du romantisme à la déconstruction.....	72
2. Nature et lecture : l'intertextualité comme procédé de déconstruction.....	74
3. Nature et écriture : l'autoreprésentation comme procédé de déconstruction.....	78
4. Nature et science : critique de l'approche moderne.....	83
5. Nature et spiritualité : l'épanouissement spirituel en pleine forêt.....	89
 CONCLUSION.....	97
 BIBLIOGRAPHIE.....	109

INTRODUCTION

Née dans les années 1920 avec *Les aventures de Perrine et de Charlot*¹, la littérature québécoise pour la jeunesse a connu en moins d'un siècle une remarquable évolution. Voguant de conventions en innovations et d'innovations en conventions, cette littérature a pris le visage qu'on lui connaît aujourd'hui au fil des vingt dernières années. En effet, tel que l'observe Françoise Lepage, « le livre pour la jeunesse s'est totalement métamorphosé au cours des années 1980². » Autrefois moralisateurs, les romans destinés aux adolescents témoignent désormais d'une volonté de plus en plus affirmée de transgresser les normes et les idées reçues. Cette nouvelle posture, qui n'a que faire du genre édifiant, s'impose en force depuis que domine la veine socio-réaliste. Marquée par le souci de reconnaître et de refléter la spécificité de son jeune destinataire, la littérature contemporaine pour la jeunesse multiplie les œuvres d'un réalisme inébranlable et les intrigues calquées sur les préoccupations réelles des jeunes lecteurs. C'est en 1986 que le tout premier « roman-miroir » québécois voit le jour. *Le dernier des raisins*³ se veut alors annonciateur d'une nouvelle vague, celle de textes centrés sur l'affirmation d'une parole adolescente. D'abord considéré comme une innovation, le roman socio-réaliste est rapidement devenu une convention, au point de former la quasi-

¹ Originalement paru sous la forme d'un feuilleton dans la revue *L'Oiseau bleu* de 1921 à 1922, le roman *Les aventures de Perrine et de Charlot* a été publié en volume en 1923. Marie-Claire Daveluy, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923.

² Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 289.

³ Raymond Plante, *Le dernier des raisins*, Montréal, Québec Amérique, 1986.

totalité de la production jeunesse actuelle. Nombreux d'ailleurs sont les critiques qui crient à la « surexploitation du genre⁴ ». Perçu comme un genre stéréotypé, ce type de romans pour adolescents semble désormais être la bête noire de la littérature québécoise pour la jeunesse. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, notamment, l'accusent de véhiculer une représentation uniforme du jeune personnage, principalement caractérisée par un rétrécissement d'horizon et une « évidente dépolitisation et désocialisation de la perception adolescente⁵. » Le narcissisme, l'isolement, le repli sur soi et l'absence de perspective d'avenir semble être l'apanage du héros adolescent contemporain aux prises avec une existence qui est « davantage à subir qu'à construire⁶. »

Pourtant, les fictions de certaines romancières québécoises pour la jeunesse donnent à penser que le portrait n'est pas si sombre et qu'il existe encore des personnages adolescents échappant à une description aussi pessimiste. Parmi ceux-ci figurent, selon nous, les jeunes héroïnes qui s'inscrivent dans une quête féministe. En accord avec le féminisme contemporain qui prône l'autodétermination et la singularité, les jeunes filles qui se situent dans cette foulée sont animées par le désir de définir leur propre identité. Dans la mesure où elles mènent une lutte visant à libérer les femmes des dogmes réducteurs du patriarcat, ces adolescentes ne peuvent être réduites à la dépolitisation et la désocialisation annoncées par Thaler et Jean-Bart. Loin de se contenter de subir son existence, « le sujet féminin en rupture avec les modèles

⁴ Édith Madore, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express », 1994, p. 98.

⁵ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 178.

⁶ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, ouvr. cité, p. 151.

canoniques développe des lieux de discours en retrait des significations patriarcales⁷. »

Pour Margaret R. Higonnet, la quête identitaire qui traverse l'écriture des femmes et celle qui marque l'écriture pour la jeunesse accusent de nombreuses similitudes :

Les deux concepts de base – « la femme », « l'enfant » – ont tous les deux un statut problématique. Quoiqu'ils présupposent une donnée biologique, ils fonctionnent néanmoins dans un champ culturel. Tous deux encore se constituent dans le cadre épistémologique d'un système d'oppositions. Comme Simone de Beauvoir l'a montré, le deuxième sexe sera représenté comme l'antithèse du premier sexe, et au même titre, l'Enfant comme l'antithèse de l'Adulte. Selon les nécessités du moment, la femme ou l'enfant [...] est perçu comme « l'autre »⁸.

Dans cette optique, le cheminement de jeunes personnages féminins cherchant à faire valoir leur singularité en dehors des régimes patriarcaux acquiert une portée éminemment subversive. Les jeunes filles sont effectivement appelées à se poser à l'encontre de deux grandes institutions génératrices de récits totalisants : le patriarcat et la société adulte.

Les romans problématisant les rapports entre la nature et la culture constituent un terreau fertile pour ce type de représentation de l'adolescente. À l'intérieur de ces œuvres, une entreprise d'abolition de l'opposition nature/culture favorise l'autodétermination des personnages féminins, si l'on songe que ceux-ci tentent de se définir en dehors des systèmes traditionnels de représentations binaires. De la *physis* et la *technê* d'Aristote aux systèmes établis par Lévi-Strauss, en passant par le *res cogitans* et le *res extensa* de Descartes, la philosophie occidentale a toujours intellectualisé d'une

⁷ Lucie Guillemette, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 168.

⁸ Margaret R. Higonnet, « Diffusion et débats du féminisme », dans Jean Perrot et Véronique Hadengue, *Écriture féminine et littérature de jeunesse. Actes du colloque d'Eaubonne*, Paris, La Nacelle, 1995, p. 17.

manière dichotomique les rapports entre les univers naturel et culturel. Issue de la dynamique de colonisation ayant poussé l'homme à se définir selon sa capacité à dominer la nature, cette opposition a fourni à ce dernier les outils nécessaires à la subordination des femmes, celles-ci étant intimement liées à l'univers naturel en raison de leur rôle joué dans la reproduction. Aussi l'association possible de la femme au corps et à la nature constitue-t-elle, pour les études féministes, un espace de réflexion fort animé. Les théoriciennes se réclamant du féminisme radical la rejettent catégoriquement, incitant la femme à transcender sa nature et à rejoindre l'homme dans la sphère supérieure de l'esprit. Les féministes de la différence, pour leur part, prennent le parti de célébrer la relation privilégiée de la femme à la nature et de rejeter la culture mâle, ployant sous le poids de représentations essentialistes. Si ces deux mouvements ont choisi de valoriser l'un des pôles de la dichotomie, l'écoféminisme, quant à lui, se tourne vers la déconstruction même de la structure binaire. Ce discours s'organise autour du principe voulant que les femmes et la nature soient les victimes d'une seule et même dynamique de domination masculine. Pour mettre un terme à cette double exploitation, il importe d'abolir le fossé qui, dans la société patriarcale, sépare nature et culture. La solution proposée par les écoféministes prend la forme d'une reconceptualisation des catégories impliquées dans la structure dualiste : femme, homme, nature et culture. Les jeunes héroïnes de romans pour adolescents qui aspirent à s'autodéterminer dans un tel contexte sont par conséquent appelées à repenser les tensions catégorielles selon une configuration qui ne soit ni dichotomique ni hiérarchique. C'est dans la brèche créée par ce métissage qu'elles seront à même de se définir et d'affirmer leur singularité.

Les romans québécois pour la jeunesse présentant les revendications féministes d'adolescentes sont nombreux. L'exemple le plus marquant demeure sans doute la suite romanesque de Marie-Francine Hébert. À travers les romans *Le cœur en bataille*, *Je t'aime, je te hais...* et *Sauve qui peut l'amour*⁹, la jeune Léa tente d'échapper à « l'attitude du mâle dominateur qui réduit le sexe féminin à la dimension d'un objet décoratif et jetable après usage¹⁰. » Les romans thématisant les rapports à la nature occupent, quant à eux, une part grandissante de la production littéraire pour la jeunesse. La maison d'édition Michel Quintin, qui a créé en 1990 et 1991 les collections « Nature Jeunesse » et « Grande Nature », participe de ce phénomène, alors que les récits qui y sont publiés proposent des réflexions sur l'écologie et l'histoire naturelle. Si des textes tels que ceux de Nicole M.-Boisvert allient cheminement identitaire d'un sujet féminin et univers naturel¹¹, plus rares sont ceux qui conjuguent identité féminine, nature et culture sous l'angle de la déconstruction. C'est pourtant ce que réussissent à faire les romancières Charlotte Gingras et Dominique Demers. À l'intérieur de certaines de leurs fictions se retrouvent des figures féminines qui, se libérant des diktats patriarcaux, s'affirment à travers l'abolition de la dualité nature/culture. Parus en 1999 et 2002, les

⁹ Marie-Francine Hébert, *Le cœur en bataille*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1990 ; *Je t'aime, je te hais...*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1991 ; *Sauve qui peut l'amour*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1992.

¹⁰ Lucie Guillemette, art. cité, p. 158.

¹¹ Lucie Guillemette a relevé que dans les romans *Le mensonge de Myralie*, *La dérive* et *Les chevaux de Neptune*, Nicole M.-Boisvert met en scène des jeunes filles qui manifestent une solide connaissance du monde naturel et une profonde sollicitude à son égard. S'éloignant d'un discours rationnel cherchant à asservir et exploiter la nature, les protagonistes de Boisvert font appel à l'histoire naturelle et à leur expérience personnelle de la nature pour interpréter leur rapport au monde. C'est ainsi que « Nicole M.-Boisvert intègre la question écologique au parcours identitaire des héroïnes aux prises avec des difficultés de toutes sortes. » Lucie Guillemette, « La vulgarisation des sciences naturelles et les écrits pour la jeunesse, de Maxine à Nicole M.-Boisvert : éloge romantique de la nature ou critique du progrès? », *Tangence*, n° 73, automne 2003, p. 91.

romans de Charlotte Gingras *Un été de Jade* et *La fille de la forêt*¹² s'adressent à des lecteurs de douze ans et plus. Sans former une suite romanesque à proprement parler, ces deux textes, pratiquement ignorés par la critique, font état de structures narratives similaires. Alors qu'*Un été de Jade* propulse un jeune personnage profondément marqué par l'urbanité dans un environnement naturel, *La fille de la forêt* propulse un jeune personnage profondément marqué par la nature dans un environnement urbain. Du choc causé par le dépaysement émergent de nouvelles configurations entre nature et urbanité. Publiée entre 1992 et 1994, la trilogie de Dominique Demers, composée des romans *Un hiver de tourmente*, *Les grands sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*¹³, se destine elle aussi à un lectorat adolescent. Cette œuvre présente le cheminement identitaire d'une adolescente qui, se cantonnant tout d'abord dans un repli romantique sur la nature, devient progressivement l'instigatrice d'une véritable entreprise d'abolition de l'opposition matière/esprit. Ces romans, dont la parution s'échelonne sur une dizaine d'années, sont d'autant plus pertinents à notre étude qu'ils prolongent la transgression de l'opposition nature/culture à l'intérieur d'autres dichotomies inhérentes à cette dernière : masculin/féminin, corps/esprit, intelligible/sensible, sauvage/civilisé, etc. La dynamique déconstructionniste s'y avère donc particulièrement fertile. Soulignons également que la décennie à l'intérieur de laquelle s'inscrivent ces romans concorde avec une période d'essor du mouvement écoféministe. Tel que le remarque Chaia Heller, à la fin des années 1980, « [l']écoféminisme n'est pas descendu dans la rue, mais il s'est investi dans tous les débats littéraires et éducatifs qui fleuriraient au

¹² Charlotte Gingras, *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1998 ; *La fille de la forêt*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 2002.

¹³ Dominique Demers, *Un hiver de tourmente*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1992 ; *Les grands sapins ne meurent pas*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1993 ; *Ils dansent dans la tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan », 1994.

cours de la décennie suivante¹⁴. » C'est ainsi que se sont multipliées, au cours des années 1990, les parutions sur le sujet¹⁵. En ce sens que leur traitement de la dichotomie nature/culture s'imprègne de la philosophie écoféministe, les romans de Gingras et de Demers participent de cet essor.

S'appuyant sur les textes de ces romancières, le présent mémoire visera donc à mettre au jour la dynamique avec laquelle celles-ci revoient les frontières opposant les sphères naturelle et culturelle. Il s'agira, plus précisément, d'observer comment elles entremêlent dans leurs récits les diverses manifestations discursives de la nature et de la culture : la présence simultanée de ces deux pôles conduit-elle à une transgression significative de la dichotomie? Nous tenterons ensuite de déceler l'impact d'un tel métissage sur la fiction romanesque. Amène-t-il une reconceptualisation des deux pôles de la dichotomie? Favorise-t-il la création d'un intermédiaire, d'un espace tiers? Et, surtout, quelles en sont les répercussions sur les personnages féminins? En somme, nous chercherons à savoir si le dialogue entre nature et culture mis de l'avant par les écrivaines permet aux héroïnes d'échapper aux représentations figées émanant du patriarcat et d'affirmer leur spécificité. Notre réflexion sera guidée par l'hypothèse suivante : à l'intérieur de leurs fictions romanesques, Gingras et Demers réconcilient les pôles « nature » et « culture » en les intégrant à un même processus d'affirmation d'une identité féminine. Nous croyons que l'univers hybride créé par ces auteures permet aux

¹⁴ Chaia Heller, *Désir, nature et société. L'écologie sociale au quotidien*, traduit de l'anglais par Catherine Barret, Montréal, Écosociété, Lyon, Atelier de création libertaire, 2003, p. 91.

¹⁵ Pensons notamment à l'ouvrage de Maria Mies et Vandana Shiva, *Écoféminisme*, paru dans sa version originale anglaise en 1993 et traduit en français en 1998, ou encore aux collectifs *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism* (sous la direction de Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein) et *Ecofeminism. Women, culture and nature* (sous la direction de Karen Warren et Nizvan Erkal), respectivement parus en 1990 et 1997. Ceci sans compter les nombreux articles publiés dans divers périodiques au cours de la même période.

adolescentes et jeunes femmes des romans en question de se libérer des représentations figées instaurées par le patriarcat et de faire valoir leur autodétermination. Selon nous, la double association de ces figures féminines à la nature *et* à la culture permet également d'échapper aux pièges dualistes d'un féminisme radical valorisant une intégration totale à la culture mâle ou d'un féminisme de la différence vantant la pleine association des femmes à la nature.

Pour justifier notre propos, il importera d'entrée de jeu d'établir les bases sur lesquelles prendra assise l'analyse des textes de Gingras et Demers, et ce en arrimant la déconstruction écoféministe de l'opposition nature/culture à la critique postmoderne des grands récits de la modernité. Il s'agira ensuite de relever, à l'intérieur des romans constituant notre corpus, le fonctionnement de cette déstructuration à la fois écoféministe et postmoderne. C'est par le biais d'un dialogue entre le sauvage et le civilisé que celle-ci s'opérera dans *La fille de la forêt* et *Un été de Jade*. Dans la trilogie de Demers, elle prendra plutôt la forme d'une réconciliation de la matière et de l'esprit. Mettant au jour les mécanismes de ces diverses tentatives d'abolition de la pensée binaire, nous serons à même de rendre compte de leur impact sur les trajectoires identitaires des jeunes protagonistes.

CHAPITRE I

DE LA POSTMODERNITÉ À L'ÉCOFÉMINISME : LA PROBLÉMATIQUE DE LA NATURE ET DE LA CULTURE DANS LA PENSÉE CONTEMPORAINE

Le crépuscule du vingtième siècle a été le théâtre de maintes prises de conscience qui ont provoqué, dans différentes sphères de pensée, de fulgurantes remises en question. Les rapports entre nature et culture furent sans contredit l'un des enjeux fondamentaux qui animèrent ces mouvements. Confrontés à un développement effréné des techno-sciences et à une crise écologique inquiétante, plusieurs penseurs ont en effet pressenti l'urgence de reconsiderer ces rapports, l'être humain devenant, dans sa soif de progrès et de contrôle, « dangerous not only to himself but to the whole biosphere¹. » Pour nombre de féministes, ce désolant constat se veut l'aboutissement ultime de l'idéologie patriarcale et de la dynamique de colonisation qui l'anime. Selon une de ces théoriciennes,

les « grandes » civilisations, conquérantes par définition, devaient, pour se construire, élaborer des notions qui allaient définir l'avancement de l'humanité selon le degré de son extirpation de la sphère naturelle. Elles allaient non seulement faire en sorte que les civilisations s'érigent sur la nature, mais à l'encontre d'elle : elles allaient créer une idéologie si puissante qu'elle bloquerait la route à tout retour en arrière, et rendrait

¹ « dangereux non seulement pour lui-même, mais pour toute la biosphère. » Nous traduisons. Hans Jonas, *The Imperative of Responsibility. In Search for an Ethics for the Technological Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, p. 136.

nécessaire le développement *croissant* de techniques de domination (et de manipulation) de la nature².

Une telle définition de l'humanité, désignant la nature comme une ennemie à vaincre, eut tôt fait de placer les tenants du patriarcat devant une inévitable impasse conceptuelle : que faire avec la part d'animalité (donc de nature) présente en l'homme ? Impossible en effet de nier que l'humain et l'animal partagent une foule de processus biologiques - la reproduction, la croissance, l'alimentation, le vieillissement, etc., autant d'activités fragilisant une humanité dont le principe premier est justement la mise à distance du monde naturel. Afin de préserver son titre d'être essentiellement culturel, l'homme s'est donné pour mission de transcender l'animalité humaine et s'est ainsi lancé dans une vigoureuse croisade visant à se détacher de la dimension corporelle. Les femmes, de par leur rôle joué dans la reproduction, furent d'emblée associées à cette dimension. Dès lors,

[c]e qui constitue fondamentalement et authentiquement l'humain, l'essence de la nature humaine, a été défini en termes intellectuels, sphère de la masculinité, mais aussi en termes servant à maximiser la distance posée entre les deux éléments de la dichotomie : la nature intouchée face à la culture transcendante, l'animal et l'homme parfaitement civilisé, l'esprit désincarné et le corps englué dans ses instincts³.

Désirant élaborer un idéal d'humanité et de liberté épuré de toute nature, les hommes prirent le parti de nier le naturel, le corporel et le féminin. Au nom d'un idéal humain posé comme masculin, « [w]omen have been culture's sacrifice to nature⁴. »

² Marie-Josée Morin, « La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère technoscientifique », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, automne 1994, p. 370.

³ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 371.

⁴ « les femmes ont été le sacrifice de la culture à la nature ». Nous traduisons. Ynestra King, « Healing the Wounds : Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 116.

À la lumière de ces considérations, force est de reconnaître que la dynamique de colonisation propre à l'idéologie patriarcale constitue un terreau fertile d'où ont émergé certaines des grandes oppositions fondamentales de la philosophie occidentale : l'homme et la femme, la nature et la culture, le corps et l'esprit. Par conséquent, cette idéologie constitue une cible particulièrement intéressante pour la critique postmoderne née à la fin du siècle dernier, dans la mesure où elle se veut une source presque intarissable de discours figés prêtant le flanc à la déstructuration. De fait, la déconstruction de l'opposition nature/culture telle que nous l'entendons ici s'inscrit dans la foulée de la pensée contemporaine et de la remise en question postmoderne. Ce premier chapitre cherchera donc à poser les jalons épistémologiques à partir desquels notre réflexion prendra forme. Il s'agira plus précisément d'exposer le contexte intellectuel propre à la postmodernité, et d'observer comment celui-ci a influencé le mouvement féministe en favorisant une identité féminine construite à l'extérieur des enclaves de la pensée binaire. Il s'agira également de voir comment un tel contexte a permis l'émergence d'un discours repensant les rapports entre nature et culture en dehors de la dynamique patriarcale de colonisation : l'écoféminisme.

1. De l'universel moderne au singulier postmoderne

L'époque contemporaine, on l'a dit, est placée sous le signe de la remise en question. L'ère dans laquelle nous évoluons est « un temps de passage, opaque, critique, riche en apories et en incertitudes bien davantage qu'en évidences⁵. » Les repères se brouillent, les certitudes chancellent et les absous vacillent. L'avènement de la

⁵ Jacqueline Russ, *La marche des idées contemporaines. Un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 5.

postmodernité⁶ n'est pas étranger à de tels bouleversements. Placée devant la nécessité d'adapter sa vision du monde à la présence grandissante des technosciences, la pensée postmoderne met de l'avant une incrédulité à l'égard des métarécits⁷ qui, loin de laisser intactes les grandes catégories de la philosophie traditionnelle, ébranle sérieusement leurs fondements. Ces grands récits se définissent comme « les histoires et les représentations les plus générales et les plus fondamentales dont on admet qu'elles détiennent le sens ultime et la justification dernière de ce à quoi les hommes adhèrent et de ce qu'ils entreprennent⁸. » Logent à cette enseigne nombre de discours ayant marqué la société occidentale : le christianisme, la philosophie moderne, le socialisme, le marxisme, le patriarcat, etc. Ces métarécits ont ceci en commun qu'ils procèdent tous d'une même logique de légitimation morale, sociale et politique. Tel que l'observe Jean-François Lyotard, « il y a jumelage entre le genre de langage qui s'appelle science et cet autre qui s'appelle éthique et politique : l'un et l'autre procèdent d'une même perspective ou si l'on préfère d'un même "choix", et celui-ci s'appelle l'Occident⁹. » Il semble donc qu'à l'intérieur d'un système de pensée érigé sur la base des métarécits, savoir et pouvoir aillent inévitablement de pair : en érigéant leurs principes, les grands discours se sont d'un même élan donné les moyens d'en assurer la pertinence et la pérennité.

⁶ Par « postmodernité », nous nous référons, dans la foulée d'Yves Boisvert, à la période allant de 1960 à nos jours. Voir Yves Boisvert, *Le postmodernisme*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1995, p. 116.

⁷ Voir Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 7.

⁸ Gilbert Hottois, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris, Bruxelles, De Boeck Université, coll. « Le point philosophique », 1997, p. 412.

⁹ Jean-François Lyotard, ouvr. cité, p. 43.

Aussi les penseurs postmodernes font-ils montre de la plus grande suspicion à l'égard des métarécits, d'autant plus que ces fictions fondatrices ponctuent allègrement la métaphysique occidentale et les catégories traditionnelles de pensée qui s'y rattachent. N'étant plus dupes des effets pervers d'une telle philosophie, les postmodernes ciblent les failles de ce discours et se lancent dans une vaste entreprise de déconstruction théorique et idéologique. En fait, explique Alice Jardine, ce qui est « *inter*-rompu, décentré, remis en question, [...] ce sont les "Grandes Dichotomies", celles qui ont permis aux philosophes occidentaux de penser les frontières et les espaces, de penser les structures – surtout celles de la Culture et de la Nature – jusqu'au XIX^e siècle¹⁰. » La philosophie occidentale, de fait, se caractérise par une structure binaire au sein de laquelle tendent à s'actualiser des oppositions telles que même/autre, forme/matière, esprit/corps, logos/pathos et ainsi de suite. Cette structure impose une catégorisation arbitraire qui ne s'effectue pas sans violence, dans la mesure où toute généralisation totalisante « comprend du matériel réprimé ou nié¹¹ ». Afin de réhabiliter ce matériel réprimé, il devient nécessaire de repenser les grands récits occidentaux et de mettre de l'avant de nouvelles configurations structurelles. L'époque contemporaine est par conséquent placée sous le signe d'une « *re*-définition du monde¹² ».

L'expression ultime de la philosophie occidentale traditionnelle est sans doute incarnée par les diverses manifestations discursives de la modernité. Il n'est donc pas surprenant de constater que la postmodernité se définit, entre autres, par une mise à

¹⁰ Alice Jardine, *Gynésis. Configuration de la femme et de la modernité*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives critiques », 1991, p. 83.

¹¹ Jan Scott, cité par Marie-Josée Nadal, « Le sexe/genre et la critique de la pensée binaire », *Recherches sociologiques*, vol. 30, n° 3, 1999, p. 11.

¹² Alice Jardine, ouvr. cité, p. 83.

distance des fables modernes. Ces métarécits, consolidés aux XVII^e et XVIII^e siècles, furent principalement marqués par l'universalisme rationaliste et l'idée de progrès. Dans la perspective du projet moderne, ce n'est que par le développement que pourra advenir l'Humanité Universelle pleine et entière. « Cette idée de progrès, souligne Yves Boisvert, reposait sur la promesse que la rationalisation, conçue comme "utopie de l'autotransparence absolue ", mènerait la modernité à son idéal, à travers un long processus d' "illumination progressive "¹³. » La problématique de la nature et de la culture occupe une place de choix au sein de ce projet, alors qu'elle inspire nombre de réflexions. Conçues en termes de rationalisation et de progrès, ces deux entités revêtent, sous l'éclairage de la modernité, une teinte bien spécifique : celle de l'emprise de la culture sur la nature. On assiste effectivement à une véritable révolution mécaniste, de laquelle jaillit

un monde nouveau, un temps révolutionnaire, ceux de la mainmise d'une nouvelle culture sur la Nature, ceux de l' « arraisionnement » de la Nature. Celle-ci devient alors une totalité unifiée, inerte, finalisée, utile et utilisable, dont le destin est d'être cultivée et exploitée. La raison humaine n'est plus seulement l'intelligence, celle des rapports et des combinaisons ; elle devient *ratio* technicienne, analysant, pénétrant, fouillant [...] les différentes régions de la Nature¹⁴.

Des grands récits modernes est ainsi née une conception mécanique et inerte de la nature, qui a conduit à la domination et à l'exploitation du monde naturel par la force de la raison instrumentale. En témoignent notamment un Descartes, affirmant que la connaissance pourra « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature¹⁵ », ou encore un Diderot, décrivant le monde comme « une machine qui a ses roues, ses

¹³ Yves Boisvert, ouvr. cité, p. 19.

¹⁴ Philippe Choulet, *Nature et culture*, Paris, Éditions Quintette, coll. « Philosopher », 1990, p. 27-28.

¹⁵ René Descartes, *Discours de la méthode*, Gallimard, coll. « Folio essai », 1997 [1637], p. 131.

cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids¹⁶. » De tels discours, en plus d'asseoir la suprématie de la raison et de l'objectivité, ont provoqué une objectivation et un désenchantement de l'idée de nature qui ont rapidement légitimé la croissance effrénée des diverses technologies. Selon l'utopie moderne, le progrès technique devait conduire à la réalisation des idéaux de liberté et d'humanité. Or, dans les faits, il a plutôt mené à une crise écologique sans précédent.

Ainsi le discours moderne se caractérise-t-il par l'universel et le progrès. Toutefois, l'émancipation de l'humanité par l'universalisation ne peut se faire sans un solide nivelingement des différences. C'est ainsi qu' « [a]u nom de l'obsession universalisante, la modernité a été fondée sur des critères d'exclusion du dissemblable et de proscription de ce qui n'allait pas dans le même sens qu'elle¹⁷. » En faisant de l'universel la condition *sine qua non* de l'humanité, la modernité a pris le parti d'un discours doctrinaire générateur de vérités uniformisantes, desquelles ne pouvaient découler que des représentations sclérosées et réductionnistes. Aussi ne faut-il pas se surprendre de l'essoufflement progressif des discours modernes, d'autant plus que cette volonté de généralisation est loin d'avoir conduit aux utopies projetées. D'ailleurs, précise Gilbert Hottois, la nostalgie n'est pas de mise face à la dissolution des grands récits de la modernité :

Leur visée d'unité, d'universalisation, de totalité et de totalisation a été un facteur de légitimation du dogmatisme, du fascisme et du totalitarisme. Ils furent la justification de tant de maux et d'abus perpétrés au nom de la seule Vérité et du Seul progrès concevables par ceux [...] qui furent envoûtés par ces grands récits. La défaite des métarécits modernes est un gage de tolérance, de pluralité, de liberté. Elle encourage le respect de ce

¹⁶ Denis Diderot, *Pensées philosophiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972 [1746], p. 38.

¹⁷ Yves Boisvert, ouvr. cité.

qui est autre ou marginal, la considération du singulier et du particulier, la reconnaissance de l'indétermination et de la contingence de l'événement¹⁸.

L'abandon du projet moderne et la désillusion à l'égard de l'universalisme rationaliste ont ainsi ouvert la voie à une déstandardisation et une démocratisation des critères de vérité. En réaction à une vérité absolue, désormais considérée comme trompeuse et despote, s'est produite une prolifération de vérités. Les systèmes de références se sont multipliés, le dogmatisme s'est effrité, les normes ont éclaté, bref, le règne de la pluralité s'est instauré. Dans un tel contexte, la pensée binaire, fondée sur des différences hiérarchisantes et généralisantes, est désormais jugée inopérante. Lyotard précise toutefois que l'éclatement des métarécits « ne veut pas dire que nul récit n'est plus crédible. Par métarécit ou grand récit, [il entend] précisément des narrations à fonction légitimante. Leur déclin n'empêche pas les milliards d'histoires, petites et moins petites, de continuer à travers la vie quotidienne¹⁹. » L'époque contemporaine est ainsi marquée par un passage des métarécits aux microrécits, grâce auquel l'universel moderne cède la place au singulier postmoderne. Dès lors, chacun peut tendre à devenir « maître et possesseur de sa propre vie, à s'autodéterminer dans ses relations avec les autres, à vivre plus pour soi-même²⁰. » L'expérience individuelle, par laquelle toutes les configurations sont désormais possibles, acquiert alors une importance inégalée. Cette primauté accordée à la singularité sera rapidement vue par les féministes d'appartenance postmoderne comme un espace de prédilection pour repenser l'identité féminine.

¹⁸ Gilbert Hottois, ouvr. cité, p. 413.

¹⁹ Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, coll. « Le livre de poche », 1988, p. 34.

²⁰ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1987, p. 208.

2. Un féminisme postmoderne

Plusieurs féministes contemporaines ont effectivement perçu la postmodernité comme un cadre épistémologique faisant écho à leurs visées émancipatrices. La déconstruction postmoderne et le projet féministe sont mus par un mouvement similaire, dans la mesure où « they share a parallel *divergence* from (or dislocation of) politics and philosophy²¹. » La postmodernité et le féminisme contemporain se recoupent en ce sens qu'ils font état d'une même méfiance à l'égard des catégories traditionnelles de la pensée. L'entreprise féministe ajoute cependant que la différence sexuelle a joué un rôle majeur dans l'établissement de ces catégories. Selon de nombreuses théoriciennes, « [I]es crises vécues par les grands récits occidentaux principaux n'ont [...] jamais été neutres au niveau du genre. Ce sont les crises des récits inventés par les hommes²². » Suivant cela, les discours-maîtres cristallisés à l'ère moderne deviennent un espace irrémédiablement marqué par l'idéologie patriarcale. Véhiculant à la fois la suprématie de l'homme et celle de la raison, les métarécits accusent une forte tendance « phallogocentrique²³ ». Considérée sous cet angle, la pensée binaire sous-jacente à ces grandes fables occidentales ne peut, elle non plus, être sexuellement neutre. Plusieurs penseuses s'accordent en effet pour reconnaître que la configuration structurelle occidentale est chapeautée par la dichotomie masculin/féminin. Il en découle un régime d'oppositions hiérarchisées à l'intérieur duquel le couple masculin/féminin est métaphoriquement associé à des dichotomies telles que culture/nature, esprit/corps,

²¹ « ils partagent une *divergence* (ou dislocation) analogue face à la politique et à la philosophie. » Nous traduisons. Diane Elam, *Feminism and Deconstruction. Ms. en Abyme*, New York, Routledge, 1994, p. 1.

²² Alice Jardine, ouvr. cité, p. 23.

²³ Chris Weedon, « Postmodernism », dans Alison M. Jaggar et Iris Marion Young [s.l.d.], *A Companion to Feminist Philosophy*, Oxford, Blackwell Publishers, coll. « Blackwell companions to philosophy », 1998, p. 77.

intelligible/sensible, activité/passivité, même/autre, public/privé, etc. Dans tous les cas, on assiste à « la valorisation des catégories associées au masculin, au détriment de celles correspondant au féminin²⁴. » Puisque ces oppositions embrigadent la femme dans un système totalisant de représentations qui la condamne à une essence réductionniste, les féministes contemporaines exhortent à une solide remise en question catégorielle. C'est ainsi que, s'inscrivant dans la mouvance postmoderne d'effritement des métarécits, « [l]a femme, valorisée sous la bannière de la démystification, est devenue le site d'une enquête en un moment de profonde crise de binarité²⁵ », faisant ainsi des tropologies du féminin « des éléments importants de la critique plus vaste de la raison classique.²⁶ » Pour les féministes postmodernes, ce n'est que dans l'éclatement des structures binaires que les femmes pourront réaliser leur émancipation et la pleine affirmation de leur singularité. Le pari consiste donc à

aller au-delà du nombre "un" qui détermine l'unité du corps, mais aussi au-delà du nombre "deux" qui détermine la différence, l'antagonisme, l'échange [...]. Au-delà de deux, il n'y a pas d'autre nombre, mais une complication sans fin, une accumulation de discours. Il faut inventer une chorégraphie incalculable²⁷.

Les travaux menés sur le genre, on le verra, constituent l'une des plus éloquentes illustrations de cette volonté de déconstruction.

Somme toute, l'époque contemporaine en est une de création : de la déstructuration à la reconfiguration, on ouvre la voie à des possibilités aussi innovantes que plurielles. Qu'il soit question de postmodernisme ou de féminisme postmoderne,

²⁴ Marie-Josée Nadal, art. cité, p. 8.

²⁵ Alice Jardine, ouvr. cité, p. 41.

²⁶ Alice Jardine, ouvr. cité.

²⁷ Marie-Josée Nadal, art. cité, p. 11.

force est de constater que le passage de l'universel au particulier favorise l'établissement de trajectoires multiples. Toutefois, l'abolition des métarécits et la transgression des grandes oppositions suscitent leur part d'inquiétudes, puisque « ces mutations nous conduisent soit vers de nouvelles fondations, soit vers une dé-fondation radicale irréductible au chaos²⁸. » Aussi reproche-t-on au postmodernisme de mener, sous son expression la plus extrême, à l'individualisme et au nihilisme. Pour Charles Taylor, puisque la primauté accordée à l'individu est susceptible d'entraîner une atomisation de la société, le plus grand danger réside dans la fragmentation, « c'est-à-dire l'inaptitude de plus en plus grande des gens à former un projet commun et à le mettre à exécution²⁹. » Les critiques dirigées vers le discours féministe contemporain convergent vers le même point, alors que certains se questionnent sur sa pertinence. La sociologue Francine Descarries postule que

l'approche postmoderne ne peut soutenir un projet politique féministe. Et pour cause, puisque ses présupposés mènent au rejet de la dynamique structurante et déterminante des rapports de sexe. Dès lors, l'approche postmoderne contribue à la neutralisation du pouvoir explicatif et subversif des théories féministes et incite à la division plutôt qu'à la mise en commun des savoirs et des expériences des femmes³⁰.

Selon ce raisonnement, le défi devant lequel se trouvent désormais les féministes résiderait dans leur capacité à « maintenir par les deux bouts la contradiction entre universalisme et particularisme, entre tentations identitaires et projets égalitaires³¹. » Il s'agit donc de parvenir à se libérer des diktats idéologiques issus de la modernité sans pour autant succomber à une déstructuration postmoderne outrancière, de préserver une

²⁸ Jacqueline Russ, ouvr. cité, p. 6.

²⁹ Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 1992, p. 140.

³⁰ Francine Descarries, « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *La sociologie face au troisième millénaire, Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 206.

³¹ Lilian Kandel, cité par Francine Descarries, art. cité, p. 206.

relative collectivité au sein d'une multiplicité d'individualités. « Entre la fin des dogmes et le vide qui parfois menace, émerge la pensée contemporaine³² », résume à juste titre Jacqueline Russ.

3. Nature, culture et féminismes

À la lueur de ces quelques considérations, il est possible de constater que la problématique de la nature et de la culture s'inscrit bel et bien dans la foulée de la pensée contemporaine. La dynamique de colonisation patriarcale dont elle est issue mobilise les grands idéaux de la modernité prônant l'accès à la liberté par la domination de l'univers naturel. Elle reproduit par conséquent la structure binaire propre à de nombreux métarécits, faisant ainsi violence aux catégories du féminin, du naturel et du corporel. Il ne fait donc aucun doute que l'association effective du féminin à la nature et/ou à la culture constitue un lieu d'interrogation majeur pour les études féministes. Aussi, nombreux sont les discours féministes qui, depuis une trentaine d'années, ont cherché à résoudre l'impasse sous-jacente à cette structure. Chacune à leur façon, les théoriciennes ont pensé les rapports entre femme, nature et culture. Ce faisant, elles ont tenté d'établir les conditions favorisant l'émancipation féminine à travers les catégories du naturel et du culturel. Un bref panorama de ces diverses tentatives permettra de mettre au jour la nécessité d'une approche à la fois déconstructiviste et écoféministe. Trois discours s'avèreront à ce sujet particulièrement éloquents : le féminisme radical, le féminisme de la fémelléité et le féminisme postmoderne³³.

³² Jacqueline Russ, ouvr. cité, p. 9.

³³ Nous empruntons à Francine Descarries cette classification des différents discours féministes. Voir Francine Descarries, art. cité.

Le féminisme radical³⁴, né dans les années 1970, s'inscrit dans le prolongement des travaux de Simone de Beauvoir³⁵. Dénonçant l'assujettissement des femmes historiquement perpétré au nom de motifs physiologiques, les théoriciennes appartenant à ce mouvement s'attachent à mettre à bas une politique mâle sexiste. Pour ces féministes, « les femmes sont opprimées et exploitées individuellement et collectivement en raison de leur identité sexuelle³⁶. » Cherchant à anéantir le déterminisme biologique, elles ont proposé une lecture de la société patriarcale visant à dénoncer des institutions érigées sur un rapport dominant/dominée. Leur solution au problème de l'opposition nature/culture consiste en une répudiation totale de l'association de la femme à la nature – humaine ou non humaine –, cette association participant du déterminisme biologique. Aux yeux de ces féministes, la sphère primordiale de la nature représente un ghetto féminin dont il est impératif de se libérer.

Dans cette optique,

la femme deviendra pleinement humaine, tout comme l'est l'homme, en le rejoignant, en se distanciant, en transcendant et en contrôlant sa « nature ». [...] Ainsi la « pleine humanité » peut être atteinte par l'accession à la sphère supérieure de l'esprit, la domination et la transcendance de la nature et du physique, accession à la sphère de la *liberté* et de la malléabilité, contrastant avec le fait d'être immergée dans la nature et prise dans ce non-contrôle aveugle³⁷.

La nature est ici vue comme un critère justifiant l'infériorisation des femmes, infériorisation qui ne peut être enrayer que par la négation du naturel par le culturel. Cette conception hiérarchisante, faisant du contrôle de la nature la voie royale menant à

³⁴ Parmi les féministes radicales, citons Kate Millet, Shulamith Firestone et Colette Guillaumin.

³⁵ Voir Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.

³⁶ Francine Descarries, art. cité, p. 189.

³⁷ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 373.

la liberté, n'est pas sans rappeler les grands idéaux de la modernité et la notion d'humanité élaborée par la pensée colonisatrice patriarcale.

C'est en réaction au féminisme radical qu'est né, dans les années 1980, le féminisme de la fémelléité³⁸. À l'inverse du discours radical qui souhaitait voir la femme accéder à la culture mâle, les féministes de ce mouvement ont plutôt cherché à réaffirmer un vécu pleinement féminin et maternel, un vécu vigoureusement refoulé par le projet des radicales. Les féministes de la fémelléité ont ainsi tablé sur « une théorie du féminin-maternel qui privilégie la réappropriation du territoire et de l'imaginaire féminins propres à l'expérience du corps sexué et de l'enfantement³⁹. » Cette double expérience conduit, pour ces théoriciennes, à un rapport à l'autre et à une éthique teintés de compassion et de sollicitude, des caractéristiques qui s'opposent au comportement guerrier et égocentrique de l'homme. Faisant du concept de la différence la pierre d'assise de sa théorie, le féminisme de la fémelléité se propose donc d'ériger une culture autre, en opposition à la culture patriarcale, au sein de laquelle les éléments se rapportant au féminin et au naturel seraient désormais valorisés, au détriment des caractéristiques masculines. Aussi ce féminisme aborde-t-il la question de la dichotomie nature/culture sous un angle totalement opposé à celui des radicales, dans la mesure où ce discours « résout le problème non pas en oblitérant les différences entre les femmes et les hommes, mais en prenant le parti des femmes, qu'il dit aussi être celui de la Nature non humaine⁴⁰. »

³⁸ Parmi les féministes de la femelléité, citons Carol Gilligan, Adrienne Rich, Mary Daly et Luce Irigaray.

³⁹ Francine Descarries, art. cité, p. 194.

⁴⁰ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 373.

Tant chez les féministes radicales que chez celles de la fémelléité, force est de constater l'échec de leurs discours quant au démantèlement de la structure nature/culture. Dans chacun des cas, femme et nature ainsi qu'homme et culture demeurent opposés : alors que, d'une part, les radicales situent l'émancipation de la femme dans la négation de sa nature et l'accession à une culture mâle par définition, les fémelléistes, d'autre part, la situent plutôt dans la valorisation du féminin naturel, qu'elles posent à l'encontre du masculin culturel. S'il a le mérite de ne pas perpétuer le traitement moderne infligé à la nature, il faut toutefois admettre que le féminisme de la fémelléité confine la femme et l'homme à une définition essentialiste selon laquelle le féminin est foncièrement bon et le masculin foncièrement mauvais. En somme, le traitement que font ces deux discours de l'opposition nature/culture ne participe pas d'une transgression de la structure dualiste mais plutôt d'une simple variation sur la valeur hiérarchique accordée aux deux pôles impliqués. De telles catégorisations s'avèrent par conséquent inopérantes dans le cadre d'une réflexion qui s'inscrit dans la foulée du relativisme postmoderne.

Le féminisme postmoderne⁴¹, quant à lui, ne fait pas de la dichotomie nature/culture une catégorie centrale. Cependant, son questionnement sur la déconstruction du genre⁴² peut s'avérer d'une grande utilité pour le débat. Telle que

⁴¹ Parmi les féministes postmodernes, citons Judith Butler, Linda Nicholson, Iris Marion Young et Alison M. Jaggar.

⁴² Utilisé par plusieurs féministes dans les années 1970 pour dénoncer la subordination des femmes, le genre, ou *gender*, est un concept qui se base sur l'opposition sexe/genre, le sexe relevant du biologique et le genre du social. Bien que le patriarcat ait cherché à enracer dans le biologique le fondement des comportements masculins et féminins, une lecture féministe du concept de genre démontre que les différences sexuelles sont plutôt issues d'un conditionnement social. Voir, notamment, Toril Moi, « Feminist, Female, Feminine », dans Catherine Belsey et Janet Moore [s.l.d.], *Essays in Gender and The Politics of Literary Criticism*, New York, Basil Blackwell, 1989, p. 115-132 et Nicole-Claude Mathieu,

décrise par Marie-Josée Nadal, « [l]a construction du genre, propre à chaque société, n'est pas le reflet de différences naturelles, mais le résultat d'une lutte constante qui réprime certaines parties du potentiel de chaque être humain et qui régit la supériorité de ce qui est défini comme masculin sur le féminin⁴³. » Selon ce point de vue, la différence entre les sexes est idéologiquement traduite par un système de représentations binaire et hiérarchisé au sein duquel les catégories relevant du masculin sont valorisées, et celles relevant du féminin sont dépréciées. À l'intérieur d'une telle dynamique, la différence entre les sexes est mise en valeur, alors que les différences à l'intérieur même du groupe « Femme » se trouvent radicalement occultées. Pour cette raison, de nombreuses féministes postmodernes posent comme impérative la déconstruction du genre. Sans abandonner totalement ce concept qui s'avère inévitable dans une société où rien n'est neutre, ces féministes proposent de repenser la bicatégorisation sexuelle par un jeu complexe entre catégories sociales et catégories sexuelles. Ainsi, comme le souligne Françoise Collin :

C'est dans la tension des quatre termes, homme/femme, féminin/masculin, [que la différence entre les sexes] se négocie plutôt qu'elle ne se résout théoriquement. Et elle ne peut être négociée que dans le dialogue. [...] homme, femme, féminin, masculin est en procès, c'est-à-dire en processus⁴⁴.

Grâce à ce mode de pensée, il devient plus facile de concevoir à la fois la différence *entre* les sexes et *à l'intérieur* de ceux-ci. Cette déconstruction du genre présente plusieurs similitudes avec celle de l'opposition nature/culture. D'abord, sa réflexion sur

« Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans Anne-Marie Daune-Richard, Marie-Claude Hurting et Marie-France Pitchevin [s.l.d.], *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Aix-en-Provence, Université de Provence, « Petite collection CEFUP », 1989, p. 109-147.

⁴³ Marie-Josée Nadal, art. cité, p. 7.

⁴⁴ Françoise Collin, « L'irreprésentable de la différence des sexes », dans Anne-Marie Daune-Richard, Marie-Claude Hurting et Marie-France Pitchevin [s.l.d.], ouvr. cité, p. 30.

la tension entre le social et le biologique dans la constitution de l'identité féminine s'apparente sans conteste à celle prévalant entre le culturel et le naturel. De plus, la fragilisation de la structure générique participe du rejet postmoderne des discours universels gommant toute trace de singularité au profit d'une essence unique. La « sensibilité déconstructionniste⁴⁵ » de ce féminisme le conduit donc à valoriser les différences entre les femmes plutôt que de continuer à véhiculer les représentations figées dictées par la pensée binaire. Enfin, la déconstruction que proposent les théoriciennes du genre invite à une reconceptualisation des catégories impliquées plutôt qu'à leur dissolution totale. De ce fait, leurs travaux sont susceptibles de fournir des bases fécondes à partir desquelles repenser le régime d'oppositions nature/culture sans pour autant nier l'existence de ces deux catégories.

À première vue, le féminisme postmoderne et sa critique du concept de genre semblent être l'approche toute désignée pour aborder la transgression de la dichotomie nature/culture, dans la mesure où ce discours ne ploie pas sous le poids de la pensée binaire. En effet, à l'inverse de ses prédécesseurs, le féminisme postmoderne ne se contente pas de jouer sur la hiérarchie régissant les systèmes dualistes mais s'en prend directement à leurs composantes structurelles. De plus, à la différence du féminisme de la fémelléité, le discours postmoderne évite le piège essentialiste. Cependant, force est d'admettre que cette branche du féminisme ne considère la problématique de la nature et de la culture que sous l'angle des différences sexuelles et ne propose, de fait, aucune véritable réflexion sur la nature non humaine. D'autre part, comme nous l'avons vu précédemment, un tel féminisme, poussé à l'extrême, est susceptible de mener au

⁴⁵ Francine Descarries, art. cité, p. 203.

nihilisme et à l'individualisme, ce qui s'accorde peu avec les visées générales d'un féminisme au discours « inévitablement porteur d'un projet et d'une démarche universelle⁴⁶. » La nécessité d'une nouvelle approche s'impose donc, une approche qui engloberait nature humaine et non humaine dans une entreprise de déconstruction qui se méfierait à la fois de l'essentialisme, du nihilisme et de l'individualisme.

4. Nature, culture et écoféminisme

Accusant une filiation nette avec les discours féministe et postmoderne mais évitant certains des pièges dans lesquels ceux-ci se sont pris, l'écoféminisme fait de la problématique de la nature et de la culture un questionnement moral majeur. Ce mouvement, dont les premières manifestations remontent aux années 1970⁴⁷, établit un dialogue entre le féminisme et l'écologie. Ce discours s'articule en effet autour de l'idée voulant que les femmes et la nature soient les victimes d'une seule et même dynamique de subordination masculine. Pour les écoféministes, il ne fait aucun doute qu'il existe un lien étroit entre la relation d'exploitation et de domination de la nature par l'homme (mise en place par la science moderne réductionniste depuis le 16^e siècle) et la relation d'exploitation et d'oppression des femmes par les hommes qui prédomine dans la plupart des sociétés patriarcales, même dans les sociétés modernes industrielles⁴⁸.

Faisant le constat de la piètre situation que se partagent les femmes et le monde naturel à une époque où capitalisme et progrès technologique vont de pair, les écoféministes ont vite ressenti l'impérative nécessité de repenser les rapports entre homme, femme,

⁴⁶ Basma Osama, « Le féminisme postmoderne et le mythe rédempteur des différences », Montréal, Université du Québec à Montréal, M. A. (sociologie), 1999, p. 96.

⁴⁷ On doit à Françoise d'Eaubonne la toute première utilisation du terme « écoféminisme ». Voir Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay Éditeur, coll. « Femmes en mouvement », 1974.

⁴⁸ Maria Mies et Vandana Shiva, *Écoféminisme*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Femmes et changements », 1998, p. 15.

culture et nature. Pour ce faire, ces théoriciennes se sont donné pour mission première de « découvrir l'assise théorique, politique et culturelle, et peut-être aussi métaphysique, qui puisse unir femmes et nature non humaine dans une lutte commune contre l'oppression patriarcale⁴⁹. » Il s'agit, en somme, d'en finir avec la dynamique de colonisation mâle qui prévaut depuis trop longtemps dans la philosophie occidentale.

Au sein de cette entreprise écoféministe, deux grandes orientations se dessinent. La première, davantage culturelle, vise à revaloriser, voire à resacraliser les pouvoirs (pro)créateurs de la femme et de la nature⁵⁰. Logé à cette enseigne un écoféminisme spirituel qui, cherchant à se distancier de tout dogmatisme, tente de réconcilier religion et monde naturel. Les théoriciennes de cette appartenance se tournent vers les anciennes sociétés de l'époque paléolithique afin d'y puiser des modèles fondateurs de religions centrées sur une déesse terre-mère. Il s'agit d'une démarche hautement créative, qui consiste en un réexamen du passé visant à réorganiser le présent selon une nouvelle perspective à la fois féministe et écologique. La seconde orientation est celle d'un écoféminisme à visée plus sociale qui, faisant de la nature une catégorie politique, milite afin de transformer certains domaines perpétuant la double domination des femmes et de la nature, dont, notamment, le système capitaliste et les sciences⁵¹. Tel que l'indiquent Maria Mies et Vandana Shiva, le capitalisme et l'idée de progrès qu'il sous-entend sont en partie responsables de la crise affectant actuellement les femmes et l'écologie :

⁴⁹ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 368-369.

⁵⁰ Parmi les écoféministes culturelles, citons Susan Griffin, Starhawk, Merline Stone et Charlene Spretnak.

⁵¹ Parmi les écoféministes sociales, citons Maria Mies, Vandana Shiva, Mary Mellor et Françoise d'Eaubonne.

Ce système s'est construit par la colonisation de femmes, de peuples « étrangers » et de leurs terres ; et de la nature qu'il détruit graduellement. [...] les processus de « modernisation », de « développement » et de « progrès » [sont] responsables de la dégradation du monde naturel⁵².

Aussi le progrès capitaliste est-il une menace pour toute forme de vie, en ce sens qu'il véhicule une logique selon laquelle les ressources de la nature sont illimitées. Aucun motif valable ne semble alors justifier la modération du développement technologique. La critique écoféministe des sciences s'apparente, dans cette mesure, à celle du capitalisme. L'invasion et le développement rapide des technosciences dans nos sociétés ont suscité, de fait, une remise en question de la notion de progrès scientifique. Comme l'affirme Marie-Josée Morin :

La vision écoféministe, tout comme l'écologisme, propose une reconsideration de nos besoins face aux ressources de la nature, mais aussi une reconsideration des besoins de la nature devant ce qu'il nous est possible, et que nous avons la *responsabilité* de lui fournir. Elle ne présente pas comme tel un refus de la technologie, mais renie complètement son mode de production et d'utilisation⁵³.

Pour diversifiées qu'elles soient, ces différentes ramifications de l'écoféminisme partagent des objectifs généraux communs : redonner un caractère sacré à la nature et au corps des femmes afin de les libérer de l'exploitation patriarcale ; repenser la place de l'humain dans le monde de sorte que ce dernier ne se perçoive plus comme supérieur à la nature ; proposer un projet social qui irait au-delà du militarisme, de la hiérarchie et de la destruction ; réhabiliter une nature vivante pour en finir avec la vision mécaniste moderne ; etc. Ces visées s'enracinent elles-mêmes dans un projet commun plus global : l'abolition de l'opposition nature/culture.

⁵² Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 15.

⁵³ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 375.

Afin d'enrayer la double exploitation des femmes et de la nature, les penseuses du mouvement écoféministe considèrent qu'« an understanding of the origins of the domination and hierarchy is essential⁵⁴. » Situant cette origine dans le fossé creusé entre nature et culture par le système de pensée occidental, ces théoriciennes se sont livrées à une profonde réflexion sur la pensée binaire et les conséquences de celle-ci. Cette réflexion a entre autres mené à l'énonciation d'une définition critique des dualismes. Les différentes voix écoféministes convergent vers une même conceptualisation, voyant en ces derniers « a way of constructing difference in terms of the logic of the hierarchy⁵⁵. » En effet, dans la foulée des féministes postmodernes, ces théoriciennes soutiennent qu'une vision du monde régie par les dualismes structure le réel en paires d'opposés dont les constituantes se voient arbitrairement attribuer des valeurs supérieures et inférieures. Cette configuration axiologique permet de poser les jalons d'un rapport de domination entre les différents pôles impliqués. Les écoféministes s'accordent également pour affirmer que les dualismes impliquent nécessairement un réductionnisme. Obéissant à une logique du « *divide and conquer*⁵⁶ », la pensée binaire réduit le réel à un nombre minimal de composantes afin de le fondre dans le moule de la bicatégorisation. Une telle réduction ne se fait pas sans violence, dans la mesure où elle occulte les singularités individuelles au profit de catégories homogénéisantes. Pour

⁵⁴ « une compréhension des origines de la domination et de la hiérarchie est essentielle. » Nous traduisons. Chaia Heller, « Toward a Radical Ecofeminism : From Dua-Logic to Eco-Logic », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 72.

⁵⁵ « une façon de construire la différence selon les termes de la logique de la hiérarchie. » Nous traduisons. Val Plumwood, « Feminism and Ecofeminism : Beyond the Dualistic Assumption of Women, Men and Nature », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 45.

⁵⁶ Chaia Heller, art. cité, p. 74.

cette raison, résume Val Plumwood, les dualismes peuvent se définir comme « un processus par lequel le pouvoir forme l'identité⁵⁷ ».

Fortes de cette définition, les théoriciennes écoféministes ont cherché à mettre au jour la dynamique par laquelle les dualismes sont parvenus à faire de l'identité une affaire de pouvoir. Une partie de la réponse réside sans doute dans l'étroit enchevêtrement où se trouve l'ensemble des dualismes favorisant la suprématie du masculin sur le féminin. Pour les écoféministes Greta Gaard et Lori Gruen, la pierre d'assise de cette dynamique semble être inhérente aux diverses oppositions découlant de la structure même/autre :

These value dualisms give rise to value hierarchies, where all things associated with self are valued, and all things described as other are of lesser value. These dualisms of self/other are manifested as culture/nature, man/woman, white/non-white, human/non-human animal, civilised/wild, heterosexual/ homosexual, reason/emotion, wealthy/poor, etc. Domination is built in such dualisms because the other is negated in the process of defining a powerful self. Because the privileged self in such dualism is always male, and the devaluated other is always female, all valued components of such dualisms are also associated with male, and all devaluated components with the female⁵⁸.

En ce sens, la dichotomie même/autre permet de mieux comprendre les racines de la double domination du féminin et du naturel, ces deux entités ayant toujours été classées

⁵⁷ « Dualism is a process by which power forms identity [...]. », Val Plumwood, art. cité, p. 46.

⁵⁸ « Ces dualismes de valeurs donnent lieu à des hiérarchies de valeurs, où tous les éléments associés avec le même sont valorisés et tous les éléments décrits comme autres sont de valeur moindre. Ces dualismes même/autre se manifestent par les oppositions culture/nature, homme/femme, blanc/non-blanc, humain/animal non-humain, civilisé/sauvage, hétérosexuel/ homosexuel, raison/émotion, riche/pauvre, etc. La domination est partie prenante de tels dualismes, parce que l'autre est nié dans le processus de définition d'un même puissant. Puisque le même privilégié au sein d'un tel dualisme est toujours masculin, et l'autre dévalorisé est toujours féminin, toutes les composantes valorisées dans de tels dualismes sont aussi associées au masculin, et toutes les composantes dévalorisées, au féminin. » Nous traduisons. Greta Gaard et Lori Gruen, « Ecofeminism : Toward Global Justice and Planetary Health », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 7-8.

comme autres. Ainsi, le simple fait de poser comme effectif le régime d'oppositions nature/culture ouvre sur une constellation d'oppositions à travers laquelle s'esquisSENT des représentations figées du masculin et du féminin. Dès lors, l'homme apparaît comme un être essentiellement rationnel, objectif, intellectuel, fort et dominant, alors que la femme est définie comme un être essentiellement irrationnel, subjectif, intuitif et dominée. Cette configuration, héritée des systèmes totalisants de la modernité, fait fi de toute individualité et ne cherche qu'à asseoir et perpétuer une vision patriarcale du monde.

Afin d'émanciper la femme et la nature d'un tel système, il ne suffit pas de mettre en lumière les effets pervers engendrés par ce dernier. Il faut également proposer une nouvelle vision du monde qui irait au-delà de la pensée binaire et qui favoriserait la réconciliation du naturel et du culturel. Pour ce faire, il est impensable de simplement renverser l'opposition femme-nature/homme-culture – comme l'ont notamment entrepris les féministes de la fémelléité –, puisque toute structure dichotomique déforme les deux composantes qu'elle oppose. L'élément dominant est tout aussi tordu que le dominé, tous deux étant vus « à travers les lunettes déformantes des dualismes radicaux et toujours simplistes⁵⁹ » du patriarcat. La pensée duale se veut ainsi un miroir déformant qui n'épargne aucune de ses constituantes. À l'intérieur du régime d'oppositions homme-culture/femme-nature, chacun des pôles est manipulé et transformé pour répondre aux exigences idéologiques de la philosophie occidentale. Par conséquent, la solution proposée par les écoféministes face à l'impasse de la structure

⁵⁹ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 378.

binaire prend la forme d'une reconceptualisation des quatre termes impliqués, et non celle d'un simple renversement hiérarchique.

Pour de nombreuses écoféministes, cette reconceptualisation passe par la mise sur pied de modèles théoriques hybrides qui rendraient compte d'une nouvelle épistémologie faisant le pont entre le naturel et le culturel. Il s'agit pour ces théoriciennes d'entamer une restructuration épistémologique qui chercherait à réunir raison et émotion, esprit et nature, réalités humaine et naturelle, approche théorique et expérience vécue, etc. Selon Marie-Josée Morin, il importe d'orienter

la perception et le jugement des formes théoriques vers des compréhensions en continuum plutôt que morcelées, enracinées dans l'histoire et le mouvement socio-politique plutôt que décontextualisées, participantes d'une cohérence culturelle plutôt qu'universelle, intégrées à une expérience significative plutôt que transcendantale⁶⁰.

D'un point de vue plus général, les écoféministes proposent de revenir au principe d'*interconnexion*, principe selon lequel l'humain et tous les autres êtres vivants de la terre sont interreliés et existent dans une relation d'interdépendance. Dès lors, un esprit de communauté et de solidarité se doit d'unir les différentes formes de vie contenues dans la nature. Il importe de *retisser* le monde, tout en demeurant conscient que « [l']homme n'a pas tissé la toile de la vie : il en est juste un fil. Quoiqu'il fasse à la toile, il le fait à lui-même⁶¹. » L'identité humaine est à concevoir en continuité avec la nature et non plus en dehors de celle-ci. C'est ainsi que l'écoféministe Chaia Heller propose le passage d'une *dua-logique* à une *éco-logique*, un système de pensée plus complexe à l'intérieur duquel nature et culture ne sont plus séparés mais s'inscrivent

⁶⁰ Marie-Josée Morin, art. cité, p. 378.

⁶¹ Grand chef Seattle, *Lettre au président des États-Unis*, cité dans Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 124.

plutôt dans un même processus. Une telle conception permet d'aller au-delà de l'opposition nature/culture, puisqu'elle considère la nature et la culture non plus comme deux entités isolées l'une de l'autre mais comme participant d'un même continuum, alors que la culture se veut « *the realization of the potentiality for subjectivity latent within nature*⁶². » Le culturel et le naturel deviennent ainsi complémentaires, le premier venant prolonger le second dans une dynamique de continuité plutôt que dans un rapport de domination. Les deux pôles ne renvoient plus à une opposition mais à deux étapes différentes d'un même processus. Selon Heller, une sensibilité *éco-logique* permet de constater que « *difference does not necessitate conflict. Difference represents an opportunity for creative integration*⁶³. » La transgression de l'opposition nature/culture ouvre donc sur la complexité et la pluralité, alors qu'elle donne lieu à une multiplicité de configurations possibles. Toutefois, tel que le souligne Morin, les alternatives possibles à la pensée binaire « ne sont évidemment pas pleinement développées : elles sont à peine esquissées⁶⁴. » Il semble qu'il soit encore trop tôt pour voir éclore, à l'intérieur du mouvement écoféministe, des modèles théoriques et épistémologiques concrets. La réflexion est cependant solidement implantée et promet des propositions aussi innovantes qu'émancipatrices.

Somme toute, l'écoféminisme propose une redéfinition de la notion d'humanité qui rejette la dynamique de colonisation traditionnellement véhiculée par le patriarcat. L'idéal de liberté ne s'exprime plus en termes de contrôle de la nature, et les grands

⁶²« la réalisation du potentiel de subjectivité latent en la nature. » Nous traduisons. Chaia Heller, art. cité, p. 73.

⁶³« la différence ne nécessite pas le conflit. La différence représente une opportunité pour une intégration créative. » Nous traduisons. Chaia Heller, art. cité, p. 89.

⁶⁴Marie-Josée Morin, art. cité, p. 379.

principes de la modernité, qui avaient enfermé la nature dans une représentation inerte et mécaniste, sont balayés du revers de la main. Bravant les fondements de la pensée binaire, la vision écoféministe du monde prend le parti d'une cosmologie non hiérarchique, à l'intérieur de laquelle est réhabilitée une nature vivante, dynamique et créatrice. Une telle conception se détache des principaux courants féministes ayant intellectualisé les rapports entre nature, culture et identité féminine. Aux féministes radicales, face auxquelles elles manifestent une profonde divergence, les écoféministes reprochent d'aspirer aveuglément à un idéal d'humanité patriarcal qui perpétue la subordination des femmes et de la nature. Des féministes de la fémeilleité, elles reprennent les notions de compassion et de solidarité ainsi qu'une volonté de revaloriser le corps féminin et la nature. Cependant, elles rejettent la stratégie de renversement propre à ce discours, stratégie qui reproduit la structure de la pensée binaire et dont le fort essentialisme empêche de prendre en compte la diversité entre les femmes et la complexité des différents contextes socio-historiques. Avec le féminisme postmoderne, enfin, l'écoféminisme partage la volonté d'en finir avec les grandes dichotomies de la philosophie occidentale. Toutefois, son fort penchant éthique et l'importance qu'il concède au principe d'interconnexion s'accordent mal à un discours susceptible de sombrer dans la fragmentation et le nihilisme. Comme l'affirme Ynestra King :

Rather than succumb to nihilism, pessimism, and end to reason and history, we seek to enter into history, to a genuinely ethical thinking – where one uses mind and history to reason from the « is » to the « ought » and to reconcile humanity with nature, within and without.⁶⁵

⁶⁵ « Plutôt que de succomber au nihilisme, au pessimisme et à la fin de la raison et de l'histoire, nous cherchons à entrer dans l'histoire, par une pensée éthique authentique – où chacun utilise l'esprit et l'histoire pour raisonner du « est » au « devrait » et réconcilier l'humanité avec la nature, intérieure et extérieure. » Nous traduisons. Ynestra King, art. cité, p. 116.

À la lumière de ces considérations, l'écoféminisme apparaît comme un espace discursif privilégié à partir duquel repenser la problématique de la nature et de la culture tout en évitant les écueils rencontrés par les féminismes radical, féministe et postmoderne. Il constitue donc une posture idéale d'où reconfigurer les structures binaires régissant les liens entre la femme et la nature, d'une manière à ne verser ni dans l'essentialisme ni dans le nihilisme. De fait, et pour reprendre les mots employés par Jacqueline Russ à propos de la pensée contemporaine, « la béance succédant aux illusions détruites ne signifie ni effondrement ni abîme, mais réorganisation créatrice, temps de l'inédit, de l'aventure intellectuelle et de mutations décisives, où se pense la *complexité* du réel⁶⁶. » Voilà pourquoi l'analyse que nous proposerons dans les chapitres qui suivent s'appuiera sur une lecture écoféministe de la problématique de la nature et de la culture. La critique des dualismes inhérente à ce discours donnera lieu à un univers métissé et ouvert qui contribuera à rendre compte de l'entreprise de déconstruction mise de l'avant dans les fictions romanesques de Charlotte Gingras et Dominique Demers. Mesurant à l'aune des principes écoféministes, il nous sera ainsi possible de juger si le dialogue entre nature et culture prôné par ces romancières permet bel et bien aux jeunes héroïnes d'échapper aux représentations figées émanant du patriarcat et d'affirmer leur spécificité.

⁶⁶ Jacqueline Russ, ouvr. cité, p. 7.

CHAPITRE 2

LA RÉCONCILIATION DU SAUVAGE ET DU CIVILISÉ : *LA FILLE DE LA FORêt ET UN ÉTÉ DE JADE*

La cartographie de la philosophie occidentale est constellée de systèmes binaires complexes, à l'intérieur desquels une opposition en dissimule une autre, qui à son tour en occulte une autre, et ainsi de suite, donnant lieu à une série d'emboîtements presque infinis. Aussi, à l'image des poupées russes, la dichotomie féminin/masculin induit-elle la dichotomie nature/culture, laquelle, à son tour, ouvre notamment sur la dichotomie sauvage/civilisé. Cette dernière opposition se situe au cœur de la dynamique patriarcale de colonisation décriée par l'écoféminisme, en ce sens que l'homme, pour asseoir son humanité, a dû « quitter l'état de nature, dédaignant sa sauvagerie originelle, et instaurer l'état social, distribuant les rôles autour d'un axe anthropocentré¹ ». Nul doute que cet état social, gardien de l'humanité, laisse transparaître une civilisation définie en termes modernes de progrès intellectuel, moral et technique. Tôt dans l'histoire des idées, la notion de civilisation en vient effectivement à désigner « le sommet positif d'une évolution vers lequel toutes les sociétés seraient "destinées" à aboutir². » S'instaure dès lors une tension idéologique à l'intérieur de laquelle l'animalité, le primitif, le spontané et le non domestiqué se voient subordonnés à l'humanité, le policé, l'articulé et

¹ Florence Burgat, « Réduire le sauvage », *Études rurales*, n° 129-130, janvier-juin 1993, p. 179.

² Annie Jacob, « Civilisation/sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, n° 1, 1991, p. 14.

l'apprivoisé. Bref, la civilisation, forte de sa culture et de ses institutions, règne en maître sur une nature frustre et chaotique. Force est d'admettre que, dans la mesure où elle pousse à se « désolidariser des vivants autres que l'homme³ », une telle structure dualiste ne permet pas de constituer une vision écocentrique du monde. Partant du postulat selon lequel le féminin est, dans l'imagerie patriarcale, associé à la nature et au sauvage, il apparaît clairement que cette structure incite également à se désolidariser des femmes. Il n'est alors pas surprenant de constater que l'abolition de l'opposition sauvage/civilisé occupe une place de choix au sein du projet écoféministe. Il s'agit, pour les théoriciennes de ce mouvement, d'aller au-delà d'une humanité définie comme « responsable de la lourde tâche d'humaniser ce qui est sauvage, païen, infertile, "perdu"⁴. » Pour ce faire, il importe de reconfigurer les rapports entre l'humain, le sauvage et le civilisé.

Les romans *La fille de la forêt* et *Un été de Jade*⁵, de Charlotte Gingras, participent de cette entreprise. À travers leurs trajectoires identitaires, les jeunes protagonistes de ces fictions repensent non seulement les frontières séparant le sauvage du civilisé, mais également celles divisant le féminin et le masculin, libérant ces structures de leurs enclaves dichotomiques et hiérarchiques. Les représentations métissées qui en résultent, en plus de provoquer l'effondrement de l'opposition nature/culture, deviennent un véritable tremplin à partir duquel ces personnages

³ Florence Burgat, art. Cité, p. 179.

⁴ Marie-Josée Morin, « La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère technoscientifique », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, automne 1994, p. 371.

⁵ Charlotte Gingras, *La fille de la forêt*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 2002 ; *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1999. Dorénavant, les références à ces textes seront désignées par les abréviations FF et ÉJ suivies du numéro de page, placées dans le corps du texte.

adolescents font valoir leur autodétermination. À partir du rapport qu'entretiennent initialement les protagonistes avec les espaces sauvages et civilisés, nous chercherons ici à mettre au jour la dynamique par laquelle ce rapport originellement binaire se transforme et donne lieu, en définitive, à un authentique dialogue entre le sauvage et le civilisé. Le tout permettra enfin de relever les conditions d'émancipation face à un discours patriarchal jetant de l'ombre sur l'identité féminine et l'univers naturel.

1. *La fille de la forêt* : l'incursion du sauvage dans le civilisé

Le roman *La fille de la forêt* présente un contexte narratif fort propice à une réflexion sur le sauvage et le civilisé, puisqu'il met en scène une adolescente du Nord qui se voit soudainement catapultée dans un contexte urbain qui la déroute. À l'intérieur de ce récit s'esquisse une configuration inaugurale rattachant le sauvage à la nature, à l'isolement, à la beauté, au maternel et au silence, et le civilisé à l'urbanité, à la violence, à la laideur, aux rapports humains et aux institutions capitalistes. Au gré du cheminement identitaire des quatre principaux protagonistes – Avril, Érik, David et Florence –, ces divers éléments cessent de s'opposer et tendent à s'entremêler. Ce métissage mène à une compréhension écocentrique du réel qui se traduit, sur le plan identitaire, par la naissance d'un sentiment de communauté et de perspectives d'avenir.

1.1. D'espaces et de personnages : une configuration initiale binaire

L'espace romanesque est souvent conçu en termes de polarités, donnant lieu à diverses paires d'opposés : proche/lointain, ouvert/fermé, verticalité/horizontalité, etc. Mais ces polarités « sont des mécanismes plus délicats et plus compliqués qu'il ne

paraît, puisque l'*opposition* originale s'y mue, éventuellement, en *complémentarité*, *identité*, *symétrie*, *synthèse* ou *inclusion*⁶. » L'organisation spatiale de *La fille de la forêt* illustre cette complexité. Le roman, d'abord traversé par une opposition des espaces sauvages et civilisés, tend à proposer des espaces hybrides réconciliant ces deux pôles. L'appartenance des protagonistes à ces différents cadres spatiaux reflète ce mouvement. Initialement, chacun d'entre eux occupe une position bien précise sur le spectre allant du sauvage au civilisé. Reflétant une représentation qui, au départ, se veut indéniablement binaire, cette position constitue un point d'ancre à partir duquel il sera possible de sonder l'évolution de ces personnages vers une vision du monde métissée et écologique.

D'entrée de jeu, une tension se crée entre la sauvagerie du Nord et la civilisation de la Cité. Le village nordique sur lequel s'ouvre le récit propose une nature vivante, luxuriante et généreuse. Dans ce lieu aux espaces infinis, la forêt, offerte à tous, se fait « vaste et giboyeuse » (FF, p. 95). Personnage central du récit, Avril est tout d'abord submergée par cet univers sauvage. Dès sa naissance, celle-ci est placée sous le signe de cette riche nature de par le prénom qui lui est attribué :

Maman me l'a donné parce que je suis née au temps du passage des bernaches, lorsque les jours allongent et que la lumière devient plus dense. Elle me disait que j'étais une promesse d'eau libre, quand la glace craque de partout, que les rivières nordiques se réveillent et rugissent en faisant gicler leur eau. Une promesse de vie vivante, de nids, de crosses de fougères, de pousses nouvelles au bout des branches des conifères... (FF, p. 33).

Tout s'articule comme si l'association d'Avril à cette nature résultait d'une généalogie féminine, d'une filiation s'établissant de mère en fille. Au cœur de cette transmission se

⁶ Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Bibliothèque de littérature comparée », 1978, p. 15.

trouve un savoir portant sur le monde naturel, la mère ayant légué à la fille la capacité de percevoir « les secrets de la forêt, des lacs, et des rivières à truite ; [...] les odeurs des résineux, de l'eau et des tourbières. » (FF, p.11). Cette sensibilité amène la jeune fille à faire montre d'un profond respect pour l'univers naturel, à un point tel qu'elle se décrit comme partie intégrante de celui-ci : « Je suis des vôtres », chuchote-t-elle aux arbres condamnés de la plantation de Jonas (FF, p. 139). Cependant, si l'inscription d'Avril dans cet espace naturel évoque une attitude respectueuse à l'égard de l'environnement, elle porte également en elle certaines tares. Suivant une représentation dichotomisée, l'univers sauvage d'où provient la jeune fille se définit par l'exclusion du civilisé. N'ayant jamais eu l'occasion de mettre le pied hors de son village nordique, celle-ci « n'a jamais croisé dans la rue des chômeurs, des itinérants, des handicapés, des vieillards... » (FF, p. 16). Coupée de la société, l'adolescente n'en connaît ni les habitants, ni les institutions. Tant qu'elle demeure immergée dans la sphère sauvage, elle est maintenue dans un état d'isolement presque complet : « Dans la petite ville du Nord, il n'y avait que moi... », déplore-t-elle après coup (FF, p. 49). Soulignons d'ailleurs qu'à son arrivée dans la Cité, l'attitude d'Avril se caractérise par un quasi-mutisme. Or, la symbolique issue de la philosophie occidentale traditionnelle associe le langage articulé à la culture, au civilisé. En s'enfermant dans ce silence, Avril renforce son appartenance à la sphère sauvage. Bien que le rapport qu'entretient la jeune protagoniste avec le monde naturel prenne le parti d'une nature vivante liée à l'humain dans un rapport non hiérarchique, il faut toutefois reconnaître que son attitude initiale ne s'apparente pas totalement à la volonté écoféministe de déconstruction de l'opposition nature/culture. En effet, cantonnée dans le sauvage, Avril se voit isolée de la civilisation

et du contact humain que cette dernière est susceptible de fournir. L'adolescente est ainsi privée de la possibilité de tisser des liens à l'intérieur d'une communauté, ce qui va à l'encontre des principes écoféministes.

À ce premier espace romanesque s'oppose la Cité, grande métropole aux rues achalandées, aux ruelles souillées et à la population fourmillante et hétérogène. Confrontée à un tel milieu, la sauvage Avril est totalement déboussolée par une urbanité qu'elle perçoit comme nauséabonde, polluée et miséreuse :

Je longeais des sacs verts crevés, des poubelles renversées, j'ai même croisé un matelas, des fauteuils défoncés, un lavabo de porcelaine avec des traces de rouille, et quelques chats maigres. L'odeur mélangée de crottes de chien et de pourriture m'a donné mal au cœur. J'ai mis une main sur mon nez et ma bouche pour filtrer ce qui entrait en moi. (FF, p. 26).

Deux personnages sont en premier lieu associés à la Cité : Érik et David. Érik, tout d'abord, est un personnage profondément ancré dans l'univers civilisé. Ce jeune *squeegee*, figure emblématique de l'urbanité contemporaine, a élu domicile dans les rues de la ville, qu'il connaît de fond en comble. Placé devant le penchant d'Avril pour la nature, l'adolescent affirme sa préférence pour la ville :

Pas vraiment mon genre, les jardins de vieux. Des cours grandes comme des trous à rat, avec des buissons, des petits arbres ratatinés, deux, trois fleurs en bouton. Franchement! Personnellement, j'aurais préféré filmer les graffitis pleins de rouge, de couteaux, de têtes de mort, ou des junkies, leur seringue plantée dans le bras. (FF, p. 108-109).

Si Érik se situe du côté de l'urbanité, il n'adhère pas pour autant aux règles et aux institutions propres à la Cité. Fugueur, il fuit les autorités policières et contourne les lois. L'idée de vivre en dehors des enclaves sociales lui plaît et il souhaite convertir Avril à son mode de vie : « On dormira sous les bretelles de l'autoroute, dans les fabriques

abandonnées, on ira manger dans les restos-pop. Les sans-logis, les sans-papiers, les fugueurs, la Cité en est pleine! On est invisibles! » (FF, p. 105). Autre élément l'éloignant du civilisé, Érik est animé par une profonde violence. Obéissant à ses pulsions, le jeune délinquant menace sans cesse d'éclater. Pour décrire ce trait de personnalité, le récit convoque souvent des images empruntant au *topos* du sauvage : « Les yeux bleus d'Érik ressemblaient à ceux d'un malamute qui tire sur sa chaîne. » (FF, p. 74), « Érik a besoin de défendre son territoire, comme une bête sauvage. » (FF, p. 77), « Il faut sans cesse l'apprioyer. » (FF, p. 77), et ainsi de suite. Toutefois, cette part de sauvagerie ne pousse pas le garçon à se tourner vers la nature pour fuir un monde civilisé à l'intérieur duquel il ne cadre pas. L'urbanité, malgré l'organisation sociale qu'il rejette, demeure son port d'attache. C'est ainsi qu'il rêve de former, avec Avril, une paire de « sauvages urbains » (FF, p. 105), aspirant non pas à un métissage écocentrique mais plutôt à une civilisation libérée de ses institutions contraignantes.

David, quant à lui, est géographiquement associé à la Cité, puisqu'il y vit et y travaille. Cependant, sur le plan idéologique, ce personnage ne s'inscrit ni totalement dans la sphère sauvage, ni totalement dans la sphère civilisée. Il ne manifeste pas, de prime abord, d'empathie ou de proximité particulière à l'égard de la nature. Lors de son passage dans le petit village minier d'Avril, ce travailleur social est loin d'être séduit par la nature luxuriante de l'endroit. Au contraire, il se demande plutôt « qui [peut] bien vouloir vivre dans ce no man's land. » (FF, p. 13). David fait montre d'une attitude semblable envers la civilisation. Errant dans la ville, il constate qu'il ne croise sur son chemin que « de la misère humaine, de la laideur et de la peur [...]. » (FF, p. 63).

Quotidiennement confronté à la détresse humaine par son travail, celui-ci se révolte contre l'insensibilité des institutions sociales. Après avoir abandonné Avril à une famille d'accueil dans laquelle il pressent qu'elle sera malheureuse, il affirme, cynique : « Je ne pouvais rien faire de plus. J'avais assuré le transit, la marchandise était arrivée à destination, me restait le suivi, quelques heures par mois. » (FF, p. 21). Manifestement, David ne se range ni du côté du sauvage, ni du côté du civilisé, n'étant en harmonie avec aucun de ces deux univers.

Ainsi se dessine dans un premier temps une division spatiale dichotomique, où une nature vivante et généreuse s'oppose à une urbanité malade et inquiétante. Or, au fil du récit apparaissent des espaces hybrides, au cœur desquels le sauvage et le civilisé s'entremêlent allègrement. Ceux-ci sont anticipés par un rêve d'Avril :

Avant l'aube, j'ai rêvé que le béton de l'autoroute craquait, se fissurait, et que des arbres géants, que je n'avais jamais vus pour vrai, avaient poussé d'un coup à travers les fissures, s'élançaient vers les étoiles, leurs branches comme des mains ouvertes. (FF, p. 24).

L'adolescente prend rapidement conscience que la Cité cache, dans ses interstices, des lieux bien réels où béton et végétation ne s'excluent pas l'un et l'autre. Parmi ceux-ci se trouvent les jardins clos inventés par Florence. Dans les arrières-cours d'un quartier défavorisé, la jeune horticultrice a conçu de petits espaces verts qui défient la grisaille et la froideur urbaines. Chacun de ces jardins exigu est « un miracle, une victoire sur les ruelles sordides et la pauvreté. » (FF, p. 92). Mais l'expression la plus éloquente d'un métissage entre espace sauvage et espace civilisé demeure la plantation de Jonas⁷.

⁷ Le nom de ce personnage n'est pas sans rappeler celui du philosophe et éthicien Hans Jonas (1903-1983), qui s'est intéressé, au fil de sa carrière, aux conséquences du progrès scientifique sur la société et la

Animé d'une vision, le frère de Florence avait vu dans le projet de la plantation une façon de donner un souffle à la Cité : « Notre quartier est abandonné, défiguré par les bretelles de l'autoroute, les usines désaffectées, les maisons barricadées. Toi et moi, nous allons lui redonner une âme, ma Florence. » (FF, p. 79). C'est ainsi que naît une véritable forêt urbaine, compromis entre le sauvage et le civilisé :

Ce n'était pas une forêt du Nord, sauvage, avec des arbres tombés, enchevêtrés, et des pistes d'ours noirs enfouies dans la mousse. Non. On entendait au loin la rumeur atténuee de l'autoroute, plutôt que celle d'une rivière en crue. C'était... comment dire? C'était un jardin d'arbres. » (FF, p. 72).

Le personnage de Florence est grandement marqué par ces espaces hybrides. Par son métier d'horticultrice, la jeune femme manifeste une forte proximité avec la nature et l'univers sauvage. Militante aguerrie, elle lutte en faveur d'une société plus écologique. Cependant, son combat ne la pousse pas à mépriser l'urbanité. À Avril qui dresse un portrait peu flatteur de la métropole, elle nuance en lui rappelant « qu'il y [a] quand même des parcs, des pistes cyclables, la montagne, et que le jardin botanique [est] son endroit préféré. » (FF, p. 61). Les jardins clos et la plantation sont autant de traces témoignant de sa volonté de poser des gestes concrets pour réhabiliter le sauvage dans le civilisé. « Florence l'horticultrice avait déclaré la guerre à la laideur. », résume Avril (FF, p. 92). Le personnage de Florence est en somme celui qui, dès son entrée dans le roman, exprime le mieux la quête écologique propre à l'écoféminisme. Toutefois, à l'image d'Avril, les liens humains lui font défaut. Vivant seule et refusant d'avoir des enfants, la jeune femme, sans se fermer au monde, s'inscrit dans un relatif isolement. Sa

nature. Bien qu'aucun lien explicite aux travaux de Jonas ne soit évoqué dans le roman de Gingras, cette similitude onomastique vient enrichir le discours écocentrique qui traverse *La fille de la forêt*.

rencontre avec Avril fera néanmoins naître en elle la nécessité d'établir des liens significatifs.

À la lumière de ces quelques considérations, le rapport s'établissant initialement entre l'espace et les personnages de *La fille de la forêt* apparaît largement empreint d'une pensée binaire. Une tension préexiste entre lieu sauvage et lieu civilisé, entre le Nord et la Cité. Cette opposition se double d'une dimension générique, si l'on songe que les personnages sensibles à l'univers naturel – Avril et Florence - sont féminins, alors que ceux qui y sont indifférents – Érik et David – sont masculins. Cette sexuation est d'autant plus prégnante que, chez Avril, la sensibilité à la nature se situe au centre d'une filiation mère-fille, faisant du sauvage une sphère toute féminine.

1.2. Énonciation d'un discours écocentrique : vers un métissage du sauvage et du civilisé

Le roman s'amorce donc sur une structure dualiste au sein de laquelle la femme et le sauvage ainsi que l'homme et le civilisé forment deux groupes fort distincts. Les espaces hybrides que sont les jardins clos et la plantation laissent transparaître la possibilité d'un métissage entre les éléments de ces deux groupes. C'est d'ailleurs au gré d'une quête conduisant les personnages à lutter pour la préservation de ces espaces que la volonté d'abolir la tension femme-sauvage/homme-civilisé naît chez Avril, Érik, David et Florence. On assiste alors à la naissance d'un discours écocentrique qui, en gagnant les protagonistes, les amène à se libérer de la configuration binaire initialement instaurée par l'espace romanesque. Si ce discours est d'abord porté par les deux jeunes femmes, Érik et David en viennent à se rallier à la cause. En cherchant à sauver la

plantation de Jonas, les quatre protagonistes font vaciller la structure dualiste associant la femme au naturel et l'homme au culturel, et se dégagent de la « dichotomie plutôt agaçante⁸ » reprochée par la critique. Grâce à la liberté idéologique que suscite cet ébranlement, ils pourront repenser leur identité. Deux éléments favorisent cette redéfinition : la lutte contre le système capitaliste et la naissance d'un sentiment de communauté.

Moteur de la lutte politique qui sera menée en vue de préserver la plantation, une virulente critique du système capitaliste traverse le roman de Gingras. Le rejet de ce système s'incarne d'abord à travers le mode de vie adopté par Florence. Se détournant d'une dynamique d'accumulation de biens, la jeune horticultrice affiche une attitude non matérialiste. « Je n'ai jamais accordé d'importance aux objets. Je les trouve encombrants », affirme-t-elle (FF, p. 123). À ses yeux, la véritable richesse ne se trouve pas dans les biens matériels mais dans les humains et la nature. En plus de son refus du matérialisme, la jeune femme est porteuse d'une critique directement dirigée contre le capitalisme. Reconnaissant ce système comme responsable des divers désastres écologiques, Florence dénonce l'absence de responsabilité et de principe de limite à l'intérieur de celui-ci :

Nous sommes en sursis, tous, sur cette planète. La population s'accroît à une vitesse effrénée. Déjà, dans toutes les mégapoles, l'air se transforme en smog, les égouts, les usines polluent les cours d'eau. Imagine dans les pays plus pauvres et plus peuplés... À Port-au-Prince, ils n'auront bientôt plus d'eau. À Mexico, ils ne respirent presque plus. Des bidonvilles sont construits au-dessus des dépotoirs. Nos décideurs pensent qu'on peut continuer à gaspiller sans limites! À consommer comme des malades! (FF, p. 107).

⁸ Gina Létourneau, « La fille de la forêt », *Lurelu*, vol. 25, n° 2, automne 2002, p. 40.

Mais c'est par le biais de la plantation de Jonas que s'exprime le mieux cette lutte anti-capitaliste. Selon les écoféministes Maria Mies et Vandana Shiva, le capitalisme et l'idée de progrès qu'il véhicule entraînent la désacralisation et le déracinement, alors que la soif de profits propre à ce système incite à un développement effréné et à une utilisation abusive des ressources de la nature. La vénération des richesses de la terre et l'attachement à celle-ci s'avèrent impraticables à l'intérieur d'une telle dynamique :

Du point de vue des agents du développement, [...] les liens sacrés avec la terre constituent des entraves et des obstacles qui doivent être modifiés et sacrifiés. Comme des gens qui tiennent leur sol pour sacré ne se prêtent pas volontairement à leur déracinement, le « développement » a besoin d'une police d'État et de tactiques terroristes pour les expulser de chez eux, les arracher à leur sol et les expédier en tant que réfugiés écologiques et culturels dans les terrains vagues de la société industrielle⁹.

Aussi la plantation s'inscrit-elle en réaction à ce processus de déracinement. Pour Jonas et Florence, cette forêt urbaine s'est enrichie, au fil du temps, d'un caractère sacré. Véritable joyau du quartier, cet espace est devenu le centre d'une communauté, en plus d'incarner un véritable lieu de mémoire où s'articulent nombre de souvenirs. Il s'agit, en somme, d'un endroit fortement chargé de sens :

Chaque printemps, leur ai-je raconté, et ma voix tremblotait, chaque printemps pendant des années, je l'ai accompagné. Il ouvrait le sol de sa pelle, je jetais au fond du trou une poignée de compost et j'y déposais un plant aux racines délicates, à la tête fragile. On tassait la terre autour. Je me rappelle, Jonas et moi, un été de sécheresse, avec l'aide des gens du quartier, on avait arrosé tous les jours et un par un les jeunes mélèzes assoiffés. [...] peu à peu la plantation devenait le rêve de toute la communauté des petites gens du quartier. (FF, p. 97-98).

N'ayant que faire de l'attachement de Florence et de la communauté envers la plantation, faisant fi des avantages écologiques d'un tel espace, de riches promoteurs font l'acquisition du terrain et décident de tout raser afin d'y construire des logements de

⁹ Maria Mies et Vandana Shiva, *Écoféminisme*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Femmes et changements », 1998, p. 118.

luxe. Ne faisant pas le poids devant les profits que rapporteront ces habitations, la nature est balayée du revers de la main. Le sauvage s'incline devant le civilisé.

Pour éviter ce sacrifice, une contestation ouverte et active s'impose. Désespérée et impuissante face à cette machine que représente le système capitaliste, Florence n'a pas la force de transformer son discours critique en action politique concrète. Plutôt que de se tourner vers la contestation, elle se range du côté de la résignation : « Il y avait si longtemps que ça durait, je n'étais même plus révoltée. Seulement triste pour la plantation de Jonas. J'avais perdu la bataille, je partirais à l'automne, c'est tout. » (FF, p. 58). David ne peut non plus être l'instigateur de ce mouvement de révolte. Désillusionné, le jeune travailleur social est persuadé que ses efforts sont inutiles et que la société est condamnée à s'effriter et à céder devant la misère humaine : « Il y a de plus en plus de pauvreté et tout ce qui vient avec. La violence, le banditisme, la prédatation. » (FF, p. 106). Érik ne voit pas, quant à lui, la pertinence d'un tel combat, aveuglé par sa rage intérieure et son désir naissant pour Avril. C'est plutôt d'Avril que naît l'urgence de poser des gestes politiques concrets pour tenter de freiner la machine capitaliste. Pour l'adolescente, il est évident que la forêt urbaine est essentielle au bien-être de la communauté : « [...] les jardins entourés de murs ne suffisaient pas. Les gens du quartier avaient besoin d'un espace de respiration pour survivre dans la Cité, et ça, Jonas l'avait compris avant tout le monde... » (FF, p. 101). Non seulement Avril voit en la plantation un enjeu écologique et communautaire, mais également un enjeu identitaire pour elle-même et ses trois nouveaux amis : « Sauver la plantation, en mémoire de Jonas et pour les enfants du futur, c'était la meilleure façon de nous guérir, tous les quatre.

Érik, surtout. » (FF, p. 139). C'est ainsi qu'elle exhorte ses compagnons à poser un geste concret pour tenter d'éviter la destruction de la plantation : créer un documentaire visant à sensibiliser la population à la beauté et à la magie de cet espace naturel et inciter les gens à venir manifester contre sa dévastation. Soulignons que le moyen employé pour véhiculer cette revendication procède lui-même d'une transgression de l'opposition nature/culture : la technologie, ici incarnée par le caméscope, se met au service de la nature, et devient l'instrument par lequel celle-ci peut être sauvée. En définitive, Avril insuffle à Florence, David et Érik la motivation et l'énergie nécessaires au passage de la simple critique à la contestation active. Ce faisant, elle va à l'encontre d'un système patriarchal colonisateur et d'une société adulte passive, affirmant du même élan une parole féminine qui lui permet de se définir comme sujet pensant et agissant.

Considéré sous un angle strictement écologique, le projet d'Avril se solde par un échec, puisque la lutte contre le système capitaliste est perdue et la plantation, détruite. Sur le plan identitaire, il demeure malgré tout une grande réussite, dans la mesure où il permet aux quatre protagonistes de donner un sens à leur existence et de se rallier à une vision écocentrique réconciliant le sauvage et le civilisé. La naissance d'un sentiment de communauté unissant les personnages n'est pas étrangère à cette réussite. *La fille de la forêt* se veut ainsi le récit de quatre solitudes convergeant progressivement vers la création d'une petite communauté dont Avril semble être le centre. Tous liés à l'adolescente, Érik, David et Florence en viennent à tisser des liens entre eux, créant ainsi une véritable toile humaine. Dès l'arrivée d'Avril chez Florence, un fort sentiment unit spontanément les deux jeunes femmes : « Très étrangement, avant même qu'elle

parle, là, tout de suite, j'ai eu envie qu'elle soit ma fille. », affirme l'horticultrice (FF, p. 59). Encore ici, le maternel est en lien avec la nature, Avril et Florence partageant une même sensibilité pour l'univers naturel. Mais il ne s'agit pas, cette fois, d'un lien qui exclut le masculin, puisque Érik et David se joignent rapidement à celles-ci. Dès la première nuit passée en commun, Florence pressent d'heureux bouleversements : « Un éblouissement. Une brèche dans la nuit. Le bonheur tourbillonne autour de moi. Le tarot, le matin même, me l'avait prédit. La tour s'écroule, le vent change de cap. Un nouveau monde veut naître. » (FF, p. 67). Ce n'est cependant pas sans heurts que se crée ce nouveau monde. Les deux hommes, marqués par le monde civilisé et le patriarcat, sont d'abord réticents à cet esprit de communauté. David, par exemple, se méfie de Florence : « D'ailleurs, que voulait-elle au juste? S'inventer une famille en inscrivant nos noms en rose fluo sur les portes des studios? » (FF, p. 76-77). Mus par l'impulsion d'Avril, qui voit en la collectivité la seule force pouvant sauver la plantation, Érik et David s'ouvrent peu à peu aux liens humains. David abandonne sa méfiance et parvient à apprécier la chaleur de leur petite communauté : « Je ne sais pas trop ce que nous formons, nous quatre, a murmuré David, finalement. Un groupe de rescapés? Une tribu? Une famille nouveau genre? J'aime qui nous sommes ensemble. C'est chaud. » (FF, p. 132). Érik en vient lui aussi à laisser tomber ses défenses. Longtemps trompé par son entourage, l'adolescent apprivoise cette nouvelle situation : « Tout chavirait, tout basculait. Le monde avait viré à l'envers. [...] j'étais en sécurité dans les bras d'un homme. Je n'avais pas besoin de me défendre. Personne n'allait m'attaquer. » (FF, p. 136). Réunis par Avril, les personnages s'engagent donc dans un rapport de solidarité et d'interconnexion qui fait contraste avec leurs solitudes initiales.

Le sentiment de communauté qui les unit est si puissant qu'il en devient presque tangible : « J'ai senti qu'un courant souterrain nous reliait. », déclare Florence (FF, p. 132). La structure narrative du roman rend compte de cette nouvelle solidarité. Polyphonique, le récit se compose de fragments dont le narrateur est tour à tour incarné par Avril, Érik, David et Florence. Ce procédé, s'il donne au départ l'impression de quatre solitudes parallèles, en vient à signifier la convergence de quatre voix orientées vers une même collectivité et un même discours, faisant de fait mentir l'idée selon laquelle l'utilisation de la narration autodiégétique dans le roman contemporain pour adolescents contribue inévitablement à faire de ce dernier « une des formes romanesques les plus narcissiques connues¹⁰. »

1.3. Entre le sauvage et le civilisé : l'affirmation d'une identité

Du projet destiné à préserver la plantation des affres du capitalisme émerge donc une solidarité regroupant à la fois humains et nature. Pour les quatre protagonistes, l'importance de tisser des liens significatifs entre eux et avec les autres êtres vivants ne fait plus aucun doute. Cette toute nouvelle interconnexion entraîne l'effondrement de la structure binaire sauvage/civilisé posée au départ. Avril et Florence s'éveillent aux rapports humains propres au monde civilisé, tout comme Érik et David s'éveillent aux richesses et à la fragilité du monde naturel. Ils transcendent du même coup l'opposition féminin/masculin, la sensibilité à la nature ne provoquant plus une ghettoïsation du féminin. Le masculin est désormais tout aussi réceptif à l'univers naturel, ce qui permet à Érik, par exemple, d'émettre le commentaire suivant : « J'aime le silence du Nord. La

¹⁰ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 159.

sauvagerie du Nord. » (FF, p. 154). En somme, l'action conjointe de ces personnages en faveur d'une Cité plus écologique déconstruit les systèmes réducteurs. Toutes les configurations sont désormais possibles. Désaffectant les structures binaires, il ne leur reste plus qu'à « réinventer [leur] avenir » (FF, p. 153). Dès lors se multiplient les projets, les horizons et les rêves. Avril, jadis silencieuse, décide de mettre sa voix au service des injustices dont la planète est victime en devenant journaliste. Si son silence la confinait au sauvage, sa parole lui servira d'instrument avec lequel elle travaillera à l'amélioration du civilisé. Érik, quant à lui, témoigne d'un véritable renversement. Cet incorrigible délinquant ne possédait, au départ, aucune perspective d'avenir. Condamné à la rue, il était classé « irrécupérable » (FF, 106). Sa rencontre avec Avril et sa participation au combat pour la sauvegarde de la plantation lui permettent de se libérer de cette étiquette. Dorénavant sensible aux torts causés à la terre et à ses habitants les plus démunis, l'adolescent se découvre une motivation, un but vers lequel tendre. Il deviendra chasseur d'images, traqueur de préjugées : « J'irai partout sur la planète [...]. J'irai en Afrique où les enfants meurent du sida, j'irai en Asie où les enfants se prostituent par millions, je vais montrer aux adultes ce qui arrive aux enfants. J'irai, caméra au poing. » (FF, p. 137). Un tel désir aurait été impensable sans la naissance, chez le garçon, d'un sentiment de communauté. Il n'aurait pu, autrement, se sentir concerné par le sort d'autrui. Florence et David, pour leur part, sont désormais liés dans un projet plus que commun, puisqu'ils attendent leur premier enfant. La grossesse de Florence est particulièrement révélatrice de l'évolution de la jeune femme. Ayant perdu tout espoir en l'humanité, celle-ci refusait de prime abord la maternité, persuadée qu'il valait mieux ne pas perpétrer la vie sur une planète s'autodétruisant à une vitesse folle :

« [...] pourquoi je n'ai pas d'enfants? Je les aime trop pour ça! » (FF, p. 107). Au contact d'Avril, Érik et David, l'horticultrice se réconcilie avec l'humanité et retrouve sa foi en celle-ci. David, enfin, jadis tout aussi indifférent à la nature qu'à la culture, prend finalement position. Il se joint à Florence dans son combat pour réintégrer le sauvage dans le civilisé : « J'aurai de nouveaux jardins clos à inventer, [...] et David a décidé de travailler avec moi pendant son année sabbatique. Nous voulons mettre sur pied des jardins communautaires, squatter d'autres ruelles... » (FF, p. 153-154). Encore une fois, le masculin n'est plus exclu d'un rapport privilégié avec la nature. Avril incarne sans aucun doute le pilier de toutes ces transformations. Véritable pierre d'assise du récit, l'adolescente agit sur Érik, David et Florence comme un puissant catalyseur. Pressentant l'immense impact de la jeune fille sur son existence, Érik affirme, lors de sa première rencontre avec celle-ci : « ma vie venait de basculer » (FF, p. 30). Avec Avril se joue le destin de la plantation, mais également celui des quatre protagonistes : « [...] l'avenir était en suspens, en attente du dénouement de ce pari qu'Avril avait lancé. » (FF, p. 131). C'est ainsi qu'une voix féminine et adolescente parvient à s'élever contre l'idéologie patriarcale et à instaurer une vision écocentrique allant au-delà des dualismes. Ce faisant, elle crée une ouverture par laquelle se profilent de nouvelles existences remplies de promesses.

2. *Un été de Jade* : l'incursion du civilisé dans le sauvage

À l'instar de *La fille de la forêt*, le roman *Un été de Jade* s'articule autour d'une trame narrative propice à la reconfiguration des rapports entre le sauvage et le civilisé, alors que le récit propulse un jeune citadin endurci dans un environnement dominé par

les paysages de la nature. La confrontation des univers sauvage et civilisé qui en résulte ouvre la voie à des trajectoires identitaires tendant vers une transgression écoféministe des oppositions nature/culture et féminin/masculin. Au gré de leur cheminement, les jeunes protagonistes Théo et Jade se libèrent du binarisme qui marque leurs rapports à l'espace pour ensuite se tourner vers une lecture écocentrique du monde.

2.1. D'espaces et de personnages : une configuration initiale binaire

L'espace romanesque et les personnages qui s'y rattachent se caractérisent encore ici par une représentation initialement dichotomique, alors que l'île aux Eiders s'oppose à *Bungalow City*. L'île aux Eiders est un espace s'inscrivant sans contredit dans la sphère sauvage. Il s'agit d'un lieu où la nature se fait luxuriante, variée et omniprésente. Le sauvage l'y emporte sur le civilisé : point de grands supermarchés, de station service, de transports en commun ou même de guichet automatique sur l'île aux Eiders. Que « des arbres en quantité, des moustiques à profusion, la mer à perte de vue et quelques habitants¹¹. » Deux personnages s'enracinent dans cet espace sauvage : Anna et Jade. Anna, tout d'abord, est une citadine qui avait volontairement tourné le dos à la civilisation et s'était retirée dans l'île pour y finir sa vie, déçue par l'attitude autodestructrice de l'espèce humaine. « La cruauté, l'avidité et la bêtise humaine que j'avais côtoyées, auxquelles j'avais participé, étaient venues à bout de mes rêves. », affirme-t-elle dans une lettre posthume (ÉJ, p. 71). Manifestant un amour profond et passionné de la nature, cette vieille dame n'avait pour seul souci que de travailler à la conservation de celle-là. Se détachant d'une vision moderne selon laquelle l'être rationnel doit se distancier et asservir la nature pour confirmer son humanité, Anna

¹¹ Marie Fradette, « Un été de Jade », *Lurelu*, vol. 22, n° 3, hiver 2000, p. 38.

aspirait plutôt à une harmonie totale avec l'univers naturel. Persuadée que le monde sauvage fonctionne à merveille sans l'entremise de l'homme, elle se questionnait constamment sur la place de ce dernier dans la nature, sur l'impact de sa présence sur l'écosystème, à un point tel qu'elle avait tout mis en œuvre pour que sa présence humaine n'affecte pas l'équilibre naturel : « Elle ne voulait rien couper, rien changer, elle ne voulait pas prendre trop de place. Elle disait que l'île aux Eiders était trop belle pour ça. Qu'elle appartenait aux esprits de la forêt, aux arbres, aux pierres, aux animaux et aux vents. » (ÉJ, p. 113). À première vue, le personnage d'Anna semble avoir tous les traits de l'écoféministe type. Cependant, dans son refus d'une civilisation de pilleurs, de consommateurs et de violeurs, Anna rejettait tout ce qui provient du monde civilisé, y compris le contact social, devenant « une femme amère, repliée sur elle-même. » (ÉJ, p. 71). Accordant sa préférence au sauvage et au naturel, elle prétendait « aimer les arbres et les roches plus que les humains » (ÉJ, p. 64). Elle s'était par conséquent retirée sur son territoire, « trop loin des humains, trop près du bruit de la marée » (ÉJ, p. 102), attendant la mort dans un isolement presque complet. De toute évidence, le personnage d'Anna ne participe pas d'une réelle abolition de l'opposition nature/culture. Abandonnant une culture condamnée pour se cantonner à la sphère naturelle, Anna reproduit la structure dualiste. Elle ne fait qu'en inverser la hiérarchie, à l'image de la stratégie de renversement caractéristique du féminisme de la fémelléité.

Jade est le second personnage associé à l'espace sauvage de l'île aux Eiders. Originaire de la ville, l'adolescente tombe rapidement sous le charme de l'île et décide d'y passer la totalité de ses étés. S'inscrivant dans un rapport de proximité avec la

nature, Jade fait preuve d'une grande sensibilité envers les beautés du monde naturel.

La jeune fille n'a de cesse de célébrer le spectacle de la nature : « Avec elle, chaque coucher de soleil était un événement, chaque fleur sauvage, le moindre caillou sous les pieds, la merveille des merveilles. » (ÉJ, p. 80). Cette célébration constante résulte d'une perception accrue, Jade possédant « la faculté de ressentir jusque dans [ses] fibres la beauté du monde » (ÉJ, p. 125). De fait, elle est particulièrement bouleversée par la pollution et la destruction de cette splendeur. Découvrant par exemple que les rochers encerclant la plage ont été souillés de graffitis, Jade affirme que la faute est telle que c'est « [c]omme si on avait violé la plage » (ÉJ, p. 63). L'emploi du verbe « violer » pour décrire l'état de désolation de la nature, terme qui renvoie à l'expression ultime de la domination sexuelle de la femme par l'homme, illustre à merveille la quête écoféministe, luttant contre la double subordination des femmes et de la nature. Sous les conseils d'Anna, l'adolescente se tourne vers la photographie afin d'exploiter sa sensibilité au monde naturel. Armée de son Polaroid SX70, elle photographie « ce qui est fragile et peut disparaître n'importe quand » (ÉJ, p. 10). Jade capte dans la nature des « images de beauté » (ÉJ, p. 95), animée par le souhait que toutes ces merveilles ne sombrent pas dans l'oubli. Soulignons que la photographie, digne représentante de la technologie, appartient sans conteste à la culture. Employer ce procédé pour assurer la pérennité de la nature mine le radicalisme de l'opposition nature/culture. Toutefois, à l'image d'Anna, Jade manifeste une tendance à se retirer de la société et à refuser tout contact humain. Profondément blessée par les décès de sa grand-mère et d'Anna, l'adolescente s'oblige à ne tisser de liens avec aucun être vivant autre que ceux présents dans la nature. Persuadée qu'elle « peut très bien vivre sans personne » (ÉJ, p. 126),

l'adolescente se fait « aussi farouche qu'une biche, aussi sauvage qu'une renarde » (ÉJ, p. 105-106). Ce refus du contact social propre à la vie civilisée consolide l'inscription de Jade au pôle sauvage. Son attitude envers le territoire qu'elle hérite d'Anna, sur l'île aux Eiders, illustre ce penchant pour le sauvage : elle préfère en effet que sa forêt soit « sauvage et chaotique, elle ne veut surtout pas de sentier entre le chemin municipal et son anse secrète. Elle dit que les lièvres, les perdrix et les chevreuils l'aiment mieux comme ça. » (ÉJ, p. 143). Cette préférence laisse transparaître une forte parenté avec la vision d'Anna, alors que l'adolescente prend le parti d'une nature dont elle se refuse à bouleverser l'équilibre, au détriment du monde civilisé.

À cet espace sauvage qu'est l'île aux Eiders s'oppose *Bungalow City*, ville emblématique du civilisé. Déjà, de par sa connotation anglophone, cette appellation évoque le mode de vie américain et l'idée de consommation effrénée qui s'y rattache. Cette impression décrit bien la maison où vivent Théo et sa mère Josiane : « Deux micro-ondes, trois téléviseurs, deux autos, deux salles de bain, un sous-sol fini juste pour mettre la laveuse et la sécheuse. » (ÉJ, p. 14). *Bungalow City* est marquée par le matérialisme, le luxe et le superflu. Cette ville se caractérise également par la rapidité, la facilité : « Devant chez moi, à *Bungalow City*, l'autobus s'arrête aux quinze minutes et je trouve ça trop lent. » (ÉJ, p. 33). Les personnages de Josiane et de Théo s'inscrivent particulièrement dans cet espace. Josiane, d'abord, occupe la profession d'agent immobilier. Persuadée que « le commerce est la chose la plus excitante au monde » (ÉJ, p. 64-65), cette femme carbure aux valeurs mercantiles. Carriériste passionnée par son métier, Josiane en vient à croire que même le bien-être est monnayable : « Je vends du

bonheur, mon grand, n'est-ce pas merveilleux ? », s'enthousiasme-t-elle (ÉJ, p. 15). Non seulement Josiane fait-elle de la vente sa profession, mais elle se veut elle-même une grande consommatrice : « elle ne sait plus quoi faire pour le dépenser, son argent », déclare son fils (ÉJ, p. 14). Aussi son réflexe premier devant l'héritage de Théo sera-t-il de chercher à le vendre et à en tirer quelques profits. En tant que citadine aguerrie, cette femme véhicule de nombreux clichés sur l'île aux Eiders et le monde sauvage : « Ma mère est une banlieusarde totale. Jamais elle ne mettrait les pieds dans un endroit aussi désolé que l'île aux Eiders. Le genre d'endroit, pense-t-elle, où les habitants mangent du poisson bouilli avec des patates pour le petit déjeuner. » (ÉJ, p. 15-16). Josiane s'inscrit donc résolument dans la sphère civilisée, et les espaces sauvages ne revêtent aucune valeur à ses yeux.

Ayant grandi dans un tel milieu, Théo est lui aussi fortement marqué par l'urbanité lorsque s'ouvre le récit. Dès qu'elle l'aperçoit pour la première fois, Jade décrit l'adolescent comme un « cow-boy urbain, le genre qui flâne dans les cafés du centre-ville. » (ÉJ, p. 11). Ne connaissant rien d'autre que *Bungalow City* et ayant passé le plus clair de son existence devant divers écrans cathodiques, Théo se définit comme « le gars qui avait passé sa vie à zapper entre des dessins animés japonais et des films d'horreur, ou qui se faisait courir après dans les dédales du labyrinthe par un monstre virtuel » (ÉJ, p. 80). Par conséquent, lorsqu'il arrive à l'île aux Eiders, il aborde l'endroit comme un authentique citadin. Il convoque des référents on ne peut plus culturels pour appréhender la nature qui s'offre à lui : « On aurait dit l'ouverture du film IMAX dont Théo serait le héros. » (ÉJ, p. 29). Il juge les choses comme si elles se

produisaient en contexte urbain : « Elle [Jade] m'a parlé des graffitis qu'elle avait découverts sur la plage, la veille. [...] je n'ai pas osé lui avouer que, personnellement, les graffitis, je trouve ça génial. » (ÉJ, p. 42). Au départ, il ne parvient donc pas à apprécier la qualité de son héritage, réfléchissant, à l'image de sa mère, en termes de profit et de capital : « Franchement. Une baraque au toit crevé. Ma mère ne réussirait même pas à la vendre : qui voudrait d'une cabane qui s'écroule au milieu d'une forêt qui s'écroule dans une île où personne ne vient? Pas moi, en tout cas. » (ÉJ, p. 33). Une telle attitude illustre bien la position initiale du garçon à l'égard de l'univers sauvage et naturel, Théo demeurant aveugle et fermé aux beautés et richesses de ce monde.

2.2. Énonciation d'un discours écocentrique : vers un métissage du sauvage et du civilisé

À la lumière de ces quelques données s'esquisse une architecture passablement dichotomique, à l'intérieur de laquelle l'espace sauvage apparaît comme essentiellement féminin. Or, la trajectoire identitaire des deux protagonistes principaux, Jade et Théo, vient progressivement reconfigurer cette répartition, donnant lieu à des représentations écocentriques transcendant les binarités. Trois piliers fondent cette évolution : l'avènement d'une sensibilité à l'égard de la nature, la prise de conscience des effets néfastes du système capitaliste et l'ouverture à la communauté.

Visionnaire, Anna avait, avant sa mort, pressenti que Jade et Théo constitueraient un terreau propice à l'émergence d'une vision du monde écocentrique. Elle avait, grâce à eux, retrouvé un mince espoir en l'humanité : « J'en suis venue à croire que vous êtes des mutants et que, avec vos semblables, vous trouverez des façons

de déployer votre vitalité autrement que par des actes destructeurs. » (ÉJ, p. 125). Par conséquent, elle avait fait de Théo son héritier et avait investi Jade d'une mission de la plus haute importance :

Un jour, Théo viendra. Il aura besoin de ton regard. Montre-lui tout ce que tu sais : la majesté de la forêt, l'élégance des pierres, la splendeur du fleuve. Si tu parviens à lui faire ressentir la beauté de l'île aux Eiders, il prendra soin de son héritage. (ÉJ, p. 123).

Par le biais d'Anna, Jade devient ainsi la médiatrice par laquelle le sauvage, l'île aux Eiders, pourra rejoindre le civilisé, Théo. La proximité avec la nature provient donc, encore une fois, d'un contexte de filiation féminine, celui-ci s'établissant entre Anna et Jade. Toutefois, impliquant Théo, cette généalogie s'ouvre ici au masculin et libère la sensibilité à la nature de son essentialisme générique. Mais encore faut-il, pour cela, que l'adolescent adhère à cette sensibilité, ce qui ne se fait pas d'emblée. Marqué par l'urbanité, la civilisation et la pensée capitaliste véhiculées par sa mère, il est tout d'abord réfractaire à toute cette nature sauvage. « Pas fort, l'île aux Eiders. », juge-t-il à son arrivée (ÉJ, p. 34). Se fermant complètement aux beautés émanant d'un décor naturel, il décourage Jade, qui en vient à remettre en question le choix d'Anna : « Il ne voit rien, ne comprend rien. Je suis sûre qu'il va repartir. Anna, [...] tu t'es trompée. Il n'aimera pas l'île. Il est différent de moi. » (ÉJ, p. 54). Peu à peu, Théo adhère au plan d'Anna, motivé par son attirance soudaine pour la jeune fille : « Je ne m'intéresse ni à la botanique ni aux mammifères marins, mais ses yeux brillaient et ça, c'était très joli. » (ÉJ, p. 59-60). Bien que cet intérêt naissant pour le monde naturel ne se fonde pas sur de réelles préoccupations environnementales, il conduit progressivement à une véritable prise de conscience. C'est ainsi que, découvrant par l'entremise de Jade les ravages de la pollution sur l'île, il pense : « C'était affreux. Les graffitis appartiennent aux ruelles,

aux bâtiments abandonnés de la cité. Ici, dans un endroit aussi sauvage, ça abîmait le paysage, ça le rendait sale. » (ÉJ, p. 63). Plus Jade cherche à sensibiliser Théo au sauvage, plus le garçon manifeste une perception accrue de cet univers. Le regard qu'il porte sur la nature à la fin du récit rend compte d'un prodigieux bouleversement :

Les pierres rouges et vertes du muret vibraient dans la lumière du couchant et, en même temps, se fondaient dans le paysage. Comme si elles étaient là depuis des siècles. Comme si le muret, les crans, les eiders, la cabane, le bonsaï solitaire, le fleuve et la forêt s'aimaient. C'était une étrange pensée. (ÉJ, p. 109).

Quittant sa position de citadin méprisant le sauvage, l'adolescent conçoit désormais la nature comme un ensemble vivant, dynamique et riche. Une telle conception constitue le premier pas vers une compréhension écologique du monde. L'héritage idéologique d'Anna, médiatisé par Jade, prend peu à peu racine.

Dorénavant sensible à l'équilibre naturel, Théo ne peut plus souscrire aux idées capitalistes transmises par sa mère. Par le truchement de Jade, il comprend rapidement que de telles idées incitent à des comportements irrespectueux envers l'environnement. Les effets néfastes du système capitaliste ne font aucun doute pour la jeune fille. Son mépris pour les touristes de l'île, dignes représentants de ce système, le confirme : « Ils envahissent la plage et les chemins de traverse, ils piétinent la camarine noire, cueillent les petits fruits, les champignons sauvages et laissent des papiers gras derrière eux. [...] ils croient que l'île leur appartient. » (ÉJ, p. 82). Cette attitude anti-capitaliste lui vient en majeure partie de l'enseignement d'Anna. La vieille femme était en effet persuadée que l'idéologie capitaliste, prônant une exploitation illimitée des ressources, allait mener la planète à sa perte :

Nous avons cru une chose absurde. Nous avons cru que, en accumulant des biens et de la richesse, nous serions heureux. Pour parvenir au bonheur, nous avons pillé notre monde. Et plus nous étions nombreux, plus nous détrusions. Même maintenant, alors que nous connaissons les effets dévastateurs des gestes que nous posons, nous continuons. Mais le bonheur ne s'achète pas et nous laissons à ceux qui nous suivent un monde blessé. (A, p. 71).

Cette phrase, « le bonheur ne s'achète pas », contraste de manière frappante avec le « Je vends du bonheur » exalté de Josiane, et témoigne de l'abîme séparant les deux conceptions. Aussi large ce fossé soit-il, Théo, au contact de Jade, apprend à le franchir. Plus il se rallie à l'idéologie de la jeune fille, plus il sent la distance s'installer entre sa mère et lui : « je m'éloignais de Josiane à une vitesse vertigineuse. » (p. 65). L'adhésion de Théo à un système de valeurs non capitaliste se confirme au moment où Josiane lui propose de vendre son terrain. Plutôt que de songer aux profits que lui rapporterait cette opportunité, sa première pensée va au tort que ce geste pourrait causer à la nature : « Une horrible image m'a effleuré l'esprit : des kilomètres de forêt tombée à terre. Ouache. » (p. 107). Le dégoût du garçon face à la destruction d'une nature qu'il dédaignait pourtant au départ s'avère fort révélateur de son cheminement.

Ce parcours est également marqué par l'émergence d'un sentiment de communauté. Celui-ci est particulièrement prégnant à l'île aux Eiders, alors que « tout le monde connaît tout le monde. » (ÉJ, p. 12). Il règne entre les insulaires une ambiance générale de solidarité et d'entraide. Riches de leurs savoirs et talents individuels, les habitants se prêtent mutuellement main forte dans un esprit d'amicale reciprocité. Et, chaque année, ils mettent leur solidarité au profit de la nature, organisant une journée de corvée visant à nettoyer la plage de ses déchets. Plongé dans ce contexte, l'individualiste

Théo perçoit rapidement les avantages d'une telle relation d'entraide et ne tarde pas à y participer. C'est ainsi que se développe peu à peu, chez l'adolescent, le sens de l'interconnexion. Il en vient effectivement à déceler l'existence d'un lien précaire mais essentiel entre les divers éléments de l'île :

La magie de l'île aux Eiders est faite de choses ténues, tissées entre elles. Les mouvements du fleuve, les tartes d'Esther, la cabane de bardeaux dans son manteau neuf, l'entraide, Le Chien qui rapporte les bardeaux perdus. Tout cela participe à la magie. Tout cela est fragile et l'équilibre peut se rompre n'importe quand. (ÉJ, p. 144).

À l'image des principes prônés par les écoféministes, Théo comprend que toute chose se situe dans une relation d'interdépendance et que, pour préserver cette relation, il importe de se tourner vers la communauté. Voilà pourquoi il exhorte Jade à quitter son isolement et à s'ouvrir aux autres : « Toute seule derrière ton polaroïd! La belle vie! Si tu continues, tu vas finir comme Anna, une vieille folle qui parlait aux esprits! » (ÉJ, p. 116). Ne voyant dans les liens humains que la souffrance encourue par la séparation, la jeune fille refuse tout d'abord de se laisser apprivoiser. Sentant ses résistances faiblir, elle appréhende la chute : « j'ai l'air d'une personne qui hésite, qui oscille. Qui va tomber. » (ÉJ, p. 94). Effrayée par son attirance pour Théo, elle quitte l'île pour retrouver le confort rassurant de sa solitude. Il faudra l'intervention d'Anna, apparaissant dans une sorte de mirage, pour que Jade prenne conscience de l'importance de tisser des liens avec les autres : « Ne reste pas seule, Jade, ne fais pas comme moi. Je me suis trompée. Si on se coupe des autres, si on ne reçoit plus d'amour, on désespère. » (ÉJ, p. 141). Suivant ces conseils, Jade laisse s'effriter ses dernières défenses et retourne auprès de Théo. En se tournant vers les autres, elle franchit le pas qui la séparait d'une

véritable posture écoféministe. Elle se permet enfin de laisser filtrer un peu de civilisé dans son univers sauvage.

2.3. Entre le sauvage et le civilisé : l'affirmation d'une identité

Bien que l'entreprise de déconstruction écoféministe ne conduise pas ici à l'établissement d'espaces hybrides, les trajectoires identitaires des deux personnages adolescents relèvent bel et bien d'une authentique rupture avec un système binaire opposant le sauvage et le civilisé. Jade est le principal vecteur de cette rupture, puisque c'est par son discours que Théo modifie sa perception de la nature. De fait, elle énonce une parole féminine dont la force est telle qu'elle rallie le masculin à sa cause. La conversion du garçon à une vision écocentrique est si fulgurante qu'elle le conduit à émettre ses tous premiers projets d'avenir. Alors qu'il envisageait, à son arrivée à l'île, d'abandonner ses études et d'errer sans but précis, il reconsidère désormais sa décision :

[...] j'allais retourner au collège et me préparer sérieusement pour l'université. Je voulais devenir un spécialiste des forêts boréales, un bâtisseur de maisons écologiques ou un environnementaliste. Ou peut-être un biologiste. Enfin... quelque chose du genre. (ÉJ, p. 146).

Autrefois insensible à l'univers naturel, Théo cherche désormais à travailler pour sa sauvegarde. Cette évolution ne se fait pas à sens unique, puisque, au contact de l'adolescent, Jade apprend à s'ouvrir au principe d'interconnexion. C'est ainsi que la rencontre entre Jade, initialement submergée par le sauvage, et Théo, initialement submergé par le civilisé, provoque l'enchevêtrement de ces deux catégories, celles-ci se chevauchant désormais d'une manière non hiérarchique.

* * *

En somme, il se dégage des romans *La fille de la forêt* et *Un été de Jade* une même dynamique générale, alors qu'on assiste, dans les deux cas, à l'essoufflement progressif d'une représentation inaugurale dichotomique. Le fossé qui sépare l'univers naturel du monde civilisé tend peu à peu à s'effriter, ouvrant la voie au métissage. Poussée par ce même mouvement, la tension opposant le féminin et le masculin se résorbe, Érik, David et Théo manifestant des préoccupations environnementales similaires à celles d'Avril, Florence et Jade. Il est ainsi possible d'affirmer que l'espace romanesque forme « un ancrage permettant de transformer la façon de penser la sexuation¹². » Dans ces deux fictions de Gingras, un personnage féminin adolescent estposé comme élément central de cette transformation. Avril et Jade, de par leurs discours et actions, font en sorte que le sauvage et le civilisé se rejoignent. Elles sont les instigatrices de ce dialogue, Avril par son incitation à la lutte écologique, Jade par son rôle de médiatrice auprès de Théo. Les deux adolescentes parviennent, chacune à leur manière, à abolir le régime d'opposition femme-nature/homme-culture. Cette déstructuration favorise non seulement l'autodétermination de ces jeunes filles, mais également celle des personnages gravitant autour d'elles, le tout se traduisant principalement par la formulation de projets d'avenir. Forts de la brèche créée au cœur des systèmes réducteurs, les protagonistes sont désormais à même de prendre leur destin

¹² Louise Dupré, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson, *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Littérature (s) », 2002, p. 8.

en main, un destin qu'ils choisissent d'orienter vers la mise sur pied d'une société plus écologique.

L'entreprise d'Avril et de Jade s'apparente fortement à la déconstruction écoféministe. D'une part, elle permet d'aller au-delà de la dynamique patriarcale de colonisation, dans la mesure où elle conduit à une reconfiguration des rapports entre l'humain, la nature et la culture. L'homme ne domine plus l'univers sauvage par la force de sa civilisation. C'est ainsi qu'Avril, Érik et Jade, par exemple, font appel à la technologie (caméscope, appareil photo) non pour domestiquer la nature, mais pour veiller à sa sauvegarde. Dans ce contexte, le système capitaliste s'avère également inopérant. Conscients que le capitalisme « is homogenizing cultures and disrupting naturally complex balances within the ecosystem¹³ », les personnages de ces deux romans font connaître leur désir de se distancier d'un tel système. La transgression de l'opposition féminin/masculin propre aux rapports à la nature, d'autre part, rejoue également les principes écoféministes. Comme le remarque Chaia Heller, l'idée selon laquelle les femmes se situent dans une plus grande proximité avec l'univers naturel que les hommes « is basically dualistic and patently reflects a lack of an ecological sensibility¹⁴. » Le sentiment de communauté et d'interconnexion se retrouvant dans les textes de Gingras vise à combler ce manque de sensibilité. Pierre d'assise des théories écoféministes, le principe d'interconnexion s'avère essentiel à l'établissement d'une

¹³ « homogénéise les cultures et dérange les équilibres naturellement complexes à l'intérieur de l'écosystème » Nous traduisons. Ynestra King, « Healing the Wounds : Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 108.

¹⁴ « est fondamentalement dualiste et reflète manifestement un manque de sensibilité écologique. ». Nous traduisons. Chaia Heller, « Toward a Radical Ecofeminism : From Dua-Logic to Eco-Logic », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 82.

vision écocentrique du monde. Il importe effectivement de reconnaître que « la vie dans la nature (qui inclut les êtres humains) est maintenue grâce à la coopération, la sollicitude et l'amour mutuel¹⁵. » Dès lors que les protagonistes de *La fille de la forêt* et de *Un été de Jade* intègrent ce principe, ils ne peuvent faire autrement que de prôner une attitude de respect face à la nature, comprenant qu'ils en font eux-mêmes partie, et ce peu importe leur appartenance générique. Une telle approche « implique nécessairement un concept de liberté différent de celui utilisé depuis les Lumières¹⁶. » En effet, la liberté humaine ne peut plus être tributaire de la domination et de l'exploitation de la nature, l'homme faisant partie intégrante de cette nature. Dans cette optique, les personnages de Gingras formulent des projets d'avenir teintés d'un désir de sauvegarde environnementale. La réconciliation du sauvage et du civilisé est ainsi posée comme voie d'accès à la liberté, en ce sens qu'elle permet l'émancipation des métarécits moderne et patriarchal, au profit de microrécits écocentriques s'accordant mieux aux systèmes de valeurs propres à chacun des protagonistes de ces romans de Gingras.

¹⁵ Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 18.

¹⁶ Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 19.

CHAPITRE III

LA RÉCONCILIATION DE L’ESPRIT ET DE LA MATIÈRE : UN HIVER DE TOURNENTE, LES GRANDS SAPINS NE MEURENT PAS ET ILS DANSENT DANS LA TEMPÊTE

Dans les sociétés occidentales, les grands discours issus des temps modernes, on l'a vu, cristallisent l'opposition nature/culture. Avec une telle conception se radicalise l'idée où prévaut la domination de l'homme sur une nature devenue inerte et malléable. Du même élan est affirmée la supériorité de l'esprit sur le corps et, grâce au jeu réducteur de la pensée binaire, celle de l'homme sur la femme. La philosophie de Descartes est fort révélatrice de ce rationalisme moderne. De par le fossé qu'il s'efforce de creuser entre le *res cogitans* (l'esprit) et le *res extensa* (le corps), le philosophe confirme qu'à ses yeux, « [t]he mind, the thinking substance, the soul, or consciousness, has no place in the natural world¹. » S'esquisse dès lors un régime d'oppositions finement tissé suivant lequel le corps, les émotions, la subjectivité et la nature s'inclinent devant la raison et l'objectivité. Or, les femmes étant symboliquement associées aux sphères corporelles et naturelles, elles se voient ainsi exclues de toute véritable production de connaissance. « Reason, résume Moira Gatens, thus comes to represent the transcendence of a feminized corporeality². »

¹ « l'esprit, la matière pensante, l'âme ou la conscience n'a aucune place dans le monde naturel ». Nous traduisons. Elizabeth Grosz, *Volatile Bodies. Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, coll. « Theories of representation and difference », 1994, p. 6.

² « La raison en vient alors à représenter la transcendance d'une corporalité féminisée. » Nous traduisons. Moira Gatens, « Modern rationalism », dans Alison Jaggar et Iris Marion Young [s.l.d.], *A Companion to Feminist Philosophy*, Oxford, Blackwell, coll. « Blackwell companions to philosophy », 1998, p. 23.

Depuis l'avènement de la postmodernité, nombre de féministes ont à cœur de renverser la vapeur et d'enrayer cette masculinisation de la pensée. Pour Elizabeth Grosz, notamment, il apparaît évident qu'après avoir relevé « que l'universel est un déguisement de la masculinité, que les connaissances n'occupent qu'un seul pôle restreint du spectre (sexuel) tout entier, on voit apparaître d'autres façons de connaître, d'autres façons de procéder, la possibilité de discours et de savoirs féminins³. » Réintégrant la dimension corporelle dans la quête du savoir, Grosz ne fait pas que revaloriser les pôles dévalués au sein de la structure binaire. Elle fait du corps un point de médiation, un lieu d'où l'on peut repenser l'ensemble des dualismes découlant de l'opposition corps/esprit. Afin d'illustrer ce pouvoir de déconstruction accordé au corps, Grosz fait appel à l'image de la bande de Möbius :

Bodies and minds are not two distinct substances or two kinds of attributes of a single substance but somewhere in between these two alternatives. The Möbius strip has the advantage of showing the inflection of mind into body and body into mind, the ways in which, through a kind of twisting or inversion, one side becomes another⁴.

Une telle représentation se situe aux antipodes de la structure binaire propre au patriarcat et à la modernité, puisque les différents éléments, loin de s'opposer, s'entremêlent indéfiniment. La métaphore de la bande de Möbius n'est pas sans rappeler le principe d'interconnexion propre aux théories écoféministes. Comme l'explique Terry Field, la réconciliation du corps et de l'esprit occupe d'ailleurs une place de choix au sein de l'entreprise écoféministe :

³ Elisabeth Grosz, « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 1, printemps 1992, p. 60.

⁴ « Les corps et les esprits ne sont pas deux substances distinctes ou deux sortes d'attributs d'une même substance, mais se situent quelque part entre ces deux alternatives. La bande de Möbius a l'avantage de montrer l'infexion de l'esprit dans le corps et du corps dans l'esprit, les manières par lesquelles, par un genre de torsion ou d'inversion, un côté devient l'autre. » Nous traduisons. Elisabeth Grosz, ouvr. cité, p. xii.

Insofar as the body shares a devalued position with women and nature, recovering the body is part of the ecofeminist project. In its singular, abstract, and generic sense, the body needs to be reclaimed from its devalued position in opposition to the mind (and, thus, released from its exclusion from other terms associated with the mind)⁵.

Ainsi, l'effondrement de la dichotomie nature/culture ne saurait se faire sans la double réhabilitation des dimensions naturelle et corporelle. La déconstruction doit se négocier à travers la valorisation du rapport de complémentarité et d'interdépendance unissant l'esprit (le rationnel, l'objectif, l'intelligible) et la matière (le corporel, le naturel, l'irrationnel, le subjectif, le sensible).

Au fil des trois volets constituant la trilogie pour adolescents de Dominique Demers⁶ se dessine une telle transgression de l'opposition de l'esprit et de la matière. Cette suite romanesque s'articule autour de la jeune narratrice Marie-Lune Dumoulin-Marchand, une adolescente confrontée à la triple expérience de la mort, de la maternité et de la spiritualité. Le récit reproduit les moments forts du cheminement identitaire de l'héroïne, un cheminement où transparaît la volonté de se définir en dehors des limites de la pensée binaire. Qu'il soit question de nature, de corporalité ou de spiritualité, Marie-Lune cherche en effet à reconfigurer les frontières séparant l'esprit de la matière. Ce n'est qu'au terme de cette nouvelle structuration que la jeune fille parvient à faire valoir une autodétermination pleine et entière.

⁵ « Dans la mesure où le corps partage une position dévaluée avec les femmes et la nature, réhabiliter le corps fait partie du projet écoféministe. Dans son sens singulier, abstrait et générique, le corps a besoin d'être amendé de sa position dévaluée en opposition avec l'esprit (et, ainsi, d'être libéré de son exclusion des autres termes associés à l'esprit). » Nous traduisons. Terry Field, « Is the body essential for ecofeminism? », *Organization & Environment*, vol. 13, n° 1, mars 2000, p. 40.

⁶ Dominique Demers, *Un hiver de tourmente*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1992 ; *Les grands sapins ne meurent pas*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1993 ; *Ils dansent dans la tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan », 1994. Dorénavant, les références à ces textes seront désignées par les abréviations HT, GS et DT suivies du numéro de page, placées dans le corps du texte.

1. La quête de Marie-Lune : du romantisme à la déconstruction

Au départ, la quête identitaire de Marie-Lune a fort peu à voir avec le désir de transgression des oppositions manifesté en définitive par l'adolescente. Le roman inaugural met en place un système de représentations binaires, à partir duquel se dessine une stratégie de renversement similaire à celle du féminisme de la différence. De fait, « [suivant] un contexte d'énonciation dans lequel l'humain est trop humain, la jeune Marie-Lune se retranche dans un univers discursif où le sauvage l'emporte sur le civilisé⁷. » Se sentant étrangère à une société adulte contre laquelle elle se bute sans cesse, l'héroïne trouve refuge auprès des paysages sauvages qui l'entourent. La nature qui s'offre à elle devient un véritable miroir à travers lequel se reflètent les aspirations et sentiments de la jeune fille. C'est ainsi que le récit se voit truffé d'une myriade de métaphores et de comparaisons évoquant le monde naturel, que la jeune fille convoque au gré de sa narration afin d'appréhender le réel. Parmi ces images, la plus récurrente demeure celle de la tempête, expression ultime des tourments intérieurs de l'adolescente : « [...] je me sentais lourde comme un ciel d'orage. » (HT, p. 49) ; « [...] je me sentais comme les feuilles tombées que le vent pousse de tous côtés. Elles n'ont rien pour s'agripper. » (HT, p. 78) ; « Les conversations amicales sont épuisantes quand le tonnerre gronde dans notre ventre. Quand tout dérape. Quand il grêle dans notre tête. » (HT, p. 111). Pour Marie-Claude Brousseau, il ne fait aucun doute que cette communion avec la nature témoigne des affinités probantes de la trilogie avec le romantisme. Selon Brousseau, « [l']omniprésence du vent, des arbres, du lac, de la

⁷ Lucie Guillemette, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 162.

montagne ; la poésie finement introduite dans le récit ; la profondeur des sentiments tendus vers l'absolu ; la fierté et la retenue des personnages évoquent le grand genre du XIX^e siècle⁸. » Lucie Guillemette abonde dans le même sens :

Le romantisme est, avant tout, une attitude de refus à l'égard du monde tel qu'il est, une révolte contre l'ordre des choses. Il a souvent fait naître sous la plume des écrivains des créatures tourmentées, qui oscillent de l'exaltation la plus frénétique au désespoir le plus tragique. Il en va de même pour le personnage de Dominique Demers, dont les aspirations à l'infini se heurtent aux limites étroites du monde⁹.

Les points communs que partage initialement Marie-Lune avec les figures romantiques font de la jeune protagoniste une adolescente tourmentée qui préfère se tourner vers l'univers irrationnel de la nature plutôt que d'affronter le monde réel. Il faut donc reconnaître que les premiers moments du cheminement identitaire de l'héroïne de Demers s'enracinent dans un contexte narratif qui reproduit le système dualiste opposant le naturel et le culturel. Inversant la hiérarchie traditionnelle, Marie-Lune prend le parti d'un monde sauvage qui lui tient lieu d'asile contre une civilisation qu'elle rejette. Ainsi, à l'inverse des protagonistes de Gingras, l'adolescente ne cherche pas d'emblée à affirmer son identité à travers l'effondrement de la structure sauvage/civilisé. Toutefois, au gré de son parcours, la jeune narratrice tend progressivement vers la fragilisation de la dichotomie sensible/intelligible. Dès lors qu'elle s'attache à brouiller les frontières dissociant ces deux catégories, on assiste à la création d'espaces discursifs métissés, au sein desquels les fondements philosophiques réducteurs sont ébranlés. Les enclaves de la pensée binaire s'étiolent, permettant à

⁸ Marie-Claude Brousseau, « Dominique Demers. *Un hiver de tourmente* », *Des livres et des jeunes*, n° 42, été 1992, p. 41.

⁹ Lucie Guillemette, « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », dans Françoise LEPAGE [s.l.d.], *La littérature pour la jeunesse. 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 199.

Marie-Lune de se libérer de sa position romantique et essentialiste. En faisant dialoguer le naturel avec des activités appartenant au monde de l'esprit – la lecture, l'écriture, la science et la spiritualité -, le récit ouvre la voie à l'autodétermination de l'héroïne.

2. Nature et lecture : l'intertextualité comme procédé de déconstruction

Cette volonté de se définir en dehors de l'opposition du sensible et de l'intelligible est tout d'abord soutenue par l'intertextualité. Par ailleurs, la propension à l'intertextualité qui caractérise le roman contemporain participe de l'entreprise de déconstruction postmoderne. Tel que l'affirme Janet Paterson, ce procédé dialogique est partie prenante du désir de « briser les hiérarchies, les frontières et les codes. En enchevêtrant les discours et les trajets, il est évident que l'écriture postmoderne renonce au monolithisme du "tout et de l'un"¹⁰ ». Non seulement les œuvres dont fait état la narration de l'héroïne de Demers portent-elles atteinte à la totalisation en instaurant un bris dans la linéarité du texte, mais certaines d'entre elles favorisent également la reconfiguration des rapports entre l'esprit et la matière. Parmi la quinzaine d'intertextes qui figurent au sein de cette suite romanesque, deux d'entre eux s'avèrent particulièrement significatifs. Il s'agit du roman *Le héron bleu* de Cynthia Voigt et du poème *La nuit de mai* d'Alfred de Musset.

¹⁰ Janet Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, édition augmentée, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 75.

Le roman *Le héron bleu*¹¹ fait son entrée dans la trilogie dès *Un hiver de tourmente*. C'est dans le cadre d'un travail scolaire que Marie-Lune découvre d'abord ce texte. L'adolescente est immédiatement séduite par ce récit « [étrange] et envoûtant » (HT, p. 51). L'intertexte accuse de nombreux points de jonction avec la série dans laquelle il s'insère, dont la perte de la mère, la solitude et l'inscription de la nature dans le récit. Mise en contact avec ces contenus, la jeune narratrice choisit de faire sienne une composante qui recoupe ces trois éléments : le motif de l'île. Au départ, Marie-Lune use de ce dernier en concordance avec la signification qui lui est attribuée dans *Le héron bleu*, soit l'expression d'un sentiment de solitude : « J'étais vraiment seule sur mon île. Comme Jeff, dans *Le héron bleu*. J'avais envie de hurler, de pleurer, de courir jusqu'au bout du monde. Mais sur une île, le bout du monde n'est jamais bien loin » (HT, p. 74). Progressivement, le sens attribué au motif de l'île est amené à se modifier. La jeune fille ne le considère alors plus comme le symbole de son malaise existentiel mais bien comme l'expression du bonheur auquel elle aspire : « [...] cette île fabuleuse où j'avais rêvé de vivre » (DT, p. 110). Ainsi l'île, qui auparavant connotait la dysphorie, connote désormais l'euphorie. D'autre part, le roman de Voigt provoque l'apparition d'un second intertexte, à savoir *La nuit de mai* et, plus précisément, la célèbre strophe du « Pélican »¹². La lecture du *Héron bleu* fait effectivement resurgir dans l'esprit de Marie-Lune le souvenir de ce poème que sa mère lui lisait dans son enfance :

¹¹ Publié sous le titre original de *A Solitary Blue* en 1983 et traduit chez Flammarion en 1989, ce roman américain pour la jeunesse relate l'histoire de Jeff, un jeune adolescent blessé par le rejet de sa mère, qui se réfugie en rêve sur une île qu'il a déjà explorée. Il devient alors à l'image des grands hérons bleus qui habitent l'île : solitaire, triste et étrange. Cynthia Voigt, *A Solitary Bue*, New York, Atheneum, 1983.

¹² L'œuvre poétique *La nuit de mai*, publiée en 1835, s'inscrit dans le cycle des « Nuits » du poète français Alfred de Musset. La strophe du « Pélican » met en scène un père pélican rentrant sans proie auprès de ses enfants affamés et s'offrant à eux dans un fatal repas. Soulignons que ce passage, tout comme son auteur, sont considérés comme des figures de proue du mouvement romantique.

Après avoir lu ce passage, des images et des mots se sont mis à me trotter dans la tête. On aurait dit que j'avais déjà vu cet oiseau. Avant même d'ouvrir ce livre. Je connaissais un oiseau étrange et beau. Grand et émouvant. Mais ce n'était pas un héron. J'ai compris tout à coup. Mon oiseau à moi, c'était un pélican. Et je ne l'avais jamais vu. Sauf dessiné par des mots (HT, p. 47).

Puisant dans ce nouvel intertexte, l'adolescente fait de la scène du pélican un référent à partir duquel elle tente d'appréhender le décès de sa mère, décès qu'elle n'a pas su voir venir et dont elle se sent responsable. Elle s'associe d'emblée au pélican : « C'était moi, ce grand oiseau » (HT, p. 104). Puis, reconsiderant sa situation, elle modifie la comparaison : « Ce n'est pas moi, le pélican. Je suis seulement son enfant. La fille d'un oiseau mort. D'une pauvre bête que je n'ai pas vue partir. D'un grand oiseau qui est mort fâché. » (HT, p. 105). Marie-Lune récupère donc la figure du pélican, en lui faisant subir un léger glissement de sens. Alors que dans l'œuvre de Musset et dans la symbolique traditionnelle cet oiseau représente l'amour paternel, il est ici associé au maternel. Ainsi, dans le tome inaugural de la trilogie de Demers, l'intertexte permet à l'adolescente d'exprimer sa tristesse et sa culpabilité à l'égard de la mort de sa mère. Peu à peu, la figure du pélican s'étend à celle, plus large, de l'oiseau et de l'oisillon ; de même, son renvoi à la relation entre Marie-Lune et sa mère se déploie pour englober tout ce qui rappelle le rapport maternel. S'imaginant un instant garder auprès d'elle l'enfant qu'elle porte, la jeune protagoniste rêve au bonheur d'« avoir un petit oiseau, tout chaud, soudé à [elle] » (GS, p. 43) ; plus loin, évoquant la femme qui adoptera finalement son bébé, elle affirme que celle-ci « a des doigts de mère. Chauds et doux comme des ailes d'oiseaux » (GS, p. 122) ; enfin, alors que l'adolescente, trop faible, se fait nourrir par la sœur moniale qui la soigne, elle se dépeint « [ouvrant] la bouche comme un oisillon » (DT, p. 65). Il ne fait nul doute que la jeune protagoniste s'est

approprié l'image du pélican de Musset, en l'adaptant à son expérience personnelle du rapport maternel. De plus, puisque cet extrait de *La nuit de mai* « est souvent évoqué comme une métaphore de la douleur de l'enfantement littéraire¹³ », sa présence dans *Un hiver de tourmente* annonce le rapport de complémentarité qui s'établira par la suite entre la maternité et l'écriture.

La force de déconstruction attribuée à l'intertextualité n'a pas échappé aux féministes contemporaines, qui ont vu en celle-ci un instrument favorisant l'expression d'une subjectivité féminine. Comme le souligne Evelyn Voldeng, « [si] la démarche intertextuelle apparaît, d'une part, comme une réactivation du sens, [...] l'intertextualité peut fonctionner, d'autre part, comme détournement culturel, voire comme gage d'une subversion politique¹⁴ ». Sans qu'il y ait transgression flamboyante des textes sources comme c'est le cas dans certaines œuvres féministes, la trilogie témoigne malgré tout d'une utilisation subversive de l'intertextualité, alors que ce procédé permet de fragiliser la structure patriarcale et réductionniste qui caractérise la pensée binaire. Les intertextes figurant à l'intérieur des romans de Demers incarnent des représentations discursives de l'intelligible, en ce sens qu'ils appartiennent au savoir littéraire et qu'ils résultent du travail de l'esprit. Or, bien que les contenus que récupère Marie-Lune dans ses lectures – l'île, le héron, le pélican – s'inscrivent dans l'univers culturel de la connaissance, ils évoquent directement la sphère naturelle. La jeune fille fait de plus appel à ce matériau littéraire pour appréhender et désigner ses expériences sensibles (sentiments, expérience

¹³ Lucie Guillemette, art. cité, p. 198.

¹⁴ Evelyn Voldeng, « L'intertextualité dans les écrits féminins d'inspiration féministes », *Voix et images*, vol. 7, n° 3, 1982, p. 524.

biologique de la maternité, etc.). Soulignons enfin que c'est par l'entremise de la mémoire, faculté incontestablement subjective et royaume des impressions personnelles, que s'effectue la transition entre les textes de Voigt et de Musset, dignes représentants de l'univers intellectuel. Visiblement, la jeune narratrice qui cherche à se dire n'hésite pas à entremêler les catégories du sensible et de l'intelligible afin de donner libre cours à sa subjectivité. Ce métissage accuse une forte parenté avec le principe écoféministe d'interconnexion, dans la mesure où l'esprit et la matière ne s'opposent plus mais se situent désormais dans une relation non hiérarchique de complémentarité et d'interdépendance. D'ailleurs, un bref regard sur l'étyologie du terme *intertextualité* révèle la similitude de ce procédé avec le principe d'interconnexion :

Alors que le préfixe *inter* désigne un rapport de réciprocité par la voie du *entre* (entre les mots, entre les textes et les discours), le terme textualité, issu de *textere*, renvoie à tisser, tramer, combiner. Or, c'est bien ce que l'intertextualité dénote aujourd'hui : l'activité, ancrée à la fois dans l'immanence du texte et chez le lecteur, de tisser des liens entre les textes pour combiner ce qui est séparé dans l'ordre établi des discours¹⁵.

Il n'est donc pas surprenant de voir que ce procédé esthétique soit appelé à jouer un rôle de premier plan dans le cheminement identitaire de Marie-Lune. L'adolescente entremêle les textes comme elle entremêle les catégories de l'esprit et de la matière.

3. Nature et écriture : l'autoreprésentation comme procédé de déconstruction

L'utilisation que fait l'héroïne de Demers de l'intertextualité enclenche le processus de déconstruction. Une seconde transgression survient dans *Les grands sapins ne meurent pas*, alors que Marie-Lune, confrontée à une grossesse imprévue qui la désarçonne, se tourne vers l'écriture. Dès les premières manifestations sensibles de

¹⁵ Janet Paterson, ouvr. cité, p. 71.

l'enfant en elle, la jeune fille investit la sphère de l'intelligible et entame la rédaction d'un journal intime. L'autoreprésentation devient alors le second procédé par lequel s'effectue la déstructuration des grandes oppositions dans le récit. Particulièrement prisée des écrivaines féministes, l'autoreprésentation, tout comme l'intertextualité, « permet de remettre en question les notions d'autorité et de totalisation¹⁶. » Les fragments de journal intime qui parsèment *Les grands sapins ne meurent pas* viennent certes rompre la linéarité du texte, mais c'est en regard des fondements philosophiques de la pensée binaire que se crée la plus grande rupture.

L'expérience sensible de la maternité pousse Marie-Lune à s'affirmer comme sujet scripteur, provoquant de fait un « surcodage de la fonction du narrataire¹⁷ ». Or, plutôt que de remplir elle-même cette fonction, l'adolescente l'attribue à son fœtus. Comme le souligne Lucie Guillemette, « [présenté] d'abord comme un *il* anonyme déformant le corps de l'adolescente et compromettant son avenir, l'enfant devient par la suite un narrataire auquel s'adresse directement le *je* féminin de l'énonciation¹⁸ ». Intitulés *Lettres à mon fœtus*, les écrits de la jeune diariste sont effectivement destinés à celui qu'elle surnomme affectueusement son « moustique » : « *Cher moustique* » (GS, p. 108). Ce faisant, Marie-Lune accorde à ce fœtus raison et entendement. Non seulement le moustique possède-t-il la capacité intellectuelle de recevoir les confidences maternelles, mais il est également apte à répondre aux émotions ressenties par sa mère : « *Je pense que tu es pas mal intelligent [...]. Tu devines des choses. Aujourd'hui, par*

¹⁶ Janet Paterson, ouvr. cité, p. 19.

¹⁷ Janet Paterson, ouvr. cité, p. 19.

¹⁸ Lucie Guillemette, « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », dans Françoise LEPAGE [s.l.d.], *La littérature pour la jeunesse. 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p. 199.

exemple. J'ai promis de te tenir en vie, mais j'avais mon voyage. [...] tu as deviné qu'il était grand temps de me dire bonjour. » (GS, p. 90-91). Loin de considérer son fœtus comme de la simple matière organique, Marie-Lune voit en celui-ci un être maîtrisant pleinement les facultés de l'esprit.

Pour Danielle Thaler, la présence grandissante de l'autoreprésentation dans les écrits contemporains pour la jeunesse conduit à « une forme de repli sur soi d'où [lui] paraît bannie toute véritable distance critique¹⁹. » Pourtant, la rédaction des *Lettres à mon foetus* est justement ce qui instaure, chez Marie-Lune, un processus de réflexion critique. Faisant du journal intime « une méthode d'analyse, voire de thérapie qui permet de voir plus clair²⁰ », la jeune narratrice passe par l'écriture autoréflexive pour mettre de l'avant un profond questionnement sur elle-même. La maternité la poussant à quitter sa position narcissique et à reconsidérer sa place dans le monde, l'adolescente réfléchit à son avenir. C'est ainsi que « Demers associe d'emblée le corps féminin à une forme de connaissance et attribue aux composantes d'ordre biologique une force de changement²¹. » Motivée par les transformations physiques qui s'opèrent en elle, l'adolescente se tourne vers les mots pour évaluer sa situation et analyser les choix qui s'offrent à elle. D'une part, elle envisage la possibilité de fonder une famille : « *Il [père de l'enfant] voudrait qu'on vive ensemble tous les trois. C'est peut-être encore possible... Mais quelque chose me dit qu'il ne faut pas.* » (GS, p. 109). D'autre part, elle songe à l'adoption : « *À première vue, la dame du dossier vert devrait te faire une*

¹⁹ Danielle Thaler, « Les collections de romans pour adolescentes et adolescents : évolution et nouvelles conventions », *Éducation et francophonie*, vol. 24, n° 1-2, printemps-automne, 1996, p. 87

²⁰ Daniela Di Cecco, « Identification et thérapie : l'emploi du journal intime dans le roman pour adolescentes au Québec », *Canadian Children's Literature*, printemps 1997, n° 85, p. 69.

²¹ Guillemette, art. cité, p. 201.

bonne mère. Mais ça me fait mal de vous imaginer ensemble. [...] quand je pense à te quitter, mon cœur est prêt à exploser. » (GS, p. 110). Après avoir évalué les avantages et les inconvénients de chacune de ces avenues, Marie-Lune est désormais à même de prendre une décision éclairée, en accord avec ses valeurs et ses rêves d'avenir. Aussi la jeune fille écrit-elle :

Si je te gardais, tu serais un baume. Un pansement sur ma blessure après l'accouchement. Tu me ferais du bien. J'en suis sûre. Et je te soignerais très bien. Ça aussi c'est sûr. Mais après, je ne sais pas... Je me vois mal t'apprenant à parler et à lire. J'ai de la difficulté à te voir grandir. J'aurais tant de choses à faire avant. J'ai des tas de rêves. Je ne suis plus sûre de vouloir devenir journaliste. La vérité, c'est que j'aimerais écrire. (GS, p. 133-134).

Ainsi, au terme de cette réflexion critique, l'héroïne de Demers est en mesure de poser un regard lucide et rationnel sur sa situation. De la maternité, expérience indissociable de la corporalité, résulte donc une activité intellectuelle, l'écriture, laquelle devient à son tour le creuset d'une seconde activité intellectuelle : l'analyse rigoureuse d'une identité en formation. À cet exercice de la raison s'entremêle une valorisation quasi irrationnelle de la maternité. En effet, Marie-Lune ne réserve pas son journal à la stricte réflexion critique. Attentive aux manifestations physiques de sa grossesse, l'adolescente couche sur le papier ses moments d'émerveillement face aux nouvelles sensations qui la traversent. L'épisode des premiers mouvements de l'enfant en elle, élément déclencheur de l'écriture, en fait foi : « *C'est vraiment chouette quand tu bouges. C'est magique et mystérieux. Et très réel en même temps.* » (GS, p. 92). Pour la jeune fille, la magie et le mystère de cet instant privilégié, bien qu'ils véhiculent une part évidente d'irrationalité, n'enlèvent rien à la dimension physiologique d'un phénomène directement observable. Aux yeux de Marie-Lune, le rationnel et l'irrationnel ne s'excluent pas l'un l'autre. Ils

constituent les deux versants d'une même expérience. Ils peuvent par conséquent se chevaucher allègrement, dialoguant au sein d'un même espace discursif. Dans la lignée des travaux de Guillemette, nous pouvons en somme affirmer que « [l']opposition entre le monde phénoménal (nature) et le monde nouméonal (raison) s'estompe lorsque le *je* féminin fait l'expérience déroutante de la maternité²². »

Le traitement réservé à l'autoreprésentation dans la trilogie de Demers laisse ainsi transparaître le désir de transcender les grandes oppositions propres à la métaphysique occidentale. Les *Lettres à mon fœtus*, en faisant de l'écriture le corollaire de la maternité, rendent inopérante la tension hiérarchique qui subsiste traditionnellement entre le corps et l'esprit. Création littéraire et enfantement s'entremêlant, « [la] métaphore du pélican prend dès lors tout son sens²³. » Ce phénomène est d'autant plus significatif qu'il ne s'applique pas qu'au journal de la jeune protagoniste. En effet, l'association de l'écriture à la maternité renvoie à de multiples manifestations discursives au fil de la trilogie. Citons, à titre d'exemple, les lettres léguées par Fernande à sa fille. Après la mort de sa mère, Marie-Lune reçoit trois lettres rédigées par celle-ci. Fernande y confie à sa fille ses plus précieux souvenirs en tant que mère :

C'est là que je me suis aperçue que tu ne pleurais plus. Depuis que nos corps s'étaient touchés. Un vrai miracle. Tu ressemblais à un petit oiseau affamé avec ton bec qui cherchait mes seins. [...] Pendant que tu tétais, moi je ronronnais. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'on était unies pour la vie. Ce qu'il y avait entre nous, c'était déjà plus fort que tout. (HT, p. 123).

Il en va de même pour la lettre écrite par Claire, la femme désirant adopter l'enfant de Marie-Lune. Considérant les dossiers administratifs trop impersonnels, cette femme

²² Lucie Guillemette, art. cité, p. 199.

²³ Lucie Guillemette, art. cité, p. 200.

décide de joindre à sa demande d'adoption une lettre dans laquelle elle raconte sa propre expérience de la maternité : « *Vous pourrez, bien sûr, lire mon histoire dans le dossier préparé par les Services sociaux, mais je tenais à vous la raconter avec mes mots.* » (GS, p. 105). C'est cette initiative, favorisant l'écriture intime au détriment des textes à teneur technocratique, qui convainc l'adolescente de faire de Claire la mère adoptive de son enfant. Les lettres de Fernande et de Claire se joignent ainsi à celles de Marie-Lune dans un discours polyphonique s'articulant autour de la complémentarité de la maternité et du processus d'écriture. En effet, « [loin] de marginaliser la femme contre son gré, la maternité, dans le roman de Demers, est liée à un processus d'écriture qui contribue à l'épanouissement²⁴. » Cette multiplication de voix féminines alimente sans conteste l'entreprise de fragilisation des oppositions du corps et de l'esprit, du sensible et de l'intelligible. Non seulement les écrits provoqués par la maternité ébranlent les structures binaires, mais leur présence, doublée de leur caractère polyphonique, brise la linéarité du texte et remet en question l'idée de totalisation et d'unicité propre au métarécit moderne.

4. Nature et science : critique de l'approche moderne

L'expérience corporelle de la maternité, en plus de s'enraciner dans un acte d'écriture aux vertus déconstructionnistes, conduit Marie-Lune à une dénonciation de l'approche médicale héritée de la pensée scientifique moderne. Rappelons que les penseurs de la modernité prônaient une conception mécaniste de la nature, faisant de celle-ci une entité inerte et utile devant se soumettre aux volontés d'exploitation et

²⁴ Lucie Guillemette, art. cité, p. 201.

d'analyse de la raison instrumentale. Préférant les métaphores organiques aux métaphores mécaniques, les écoféministes ont rapidement pris conscience

des déviances de la science et de la technologie vis-à-vis du genre et du caractère patriarcal, anti-nature et colonial du paradigme de la science dans son intégralité, et de ses visées à déposséder les femmes de leur capacité génératrice comme il le fait avec les capacités productrices de la nature²⁵.

L'objectivation et le désenchantement de l'idée de nature introduits par le métarécit moderne supposent une séparation des sphères humaine (masculine) et naturelle, séparation qui légitime l'emprise de la première sur la seconde. Pour les tenantes de l'écoféminisme, il est impératif de procéder à une reconstruction de la science, de se tourner vers « ways to knowing the world that are not based on objectification and domination²⁶. » Il s'agit de parvenir à une épistémologie novatrice, fondée sur « a new way of being human on this planet with a sense of the sacred, informed by all ways of knowing – intuitive *and* scientific, mystical *and* rational²⁷. » Il faut, en somme, faire advenir un « *réenchantement rationnel*²⁸ ».

Pour l'héroïne de Demers, le premier pas vers ce réenchantement consiste en un rejet de la science moderne. Cette dernière s'incarne ici dans l'univers médical auquel l'adolescente est épisodiquement confrontée au fil de sa grossesse. Dès son premier contact avec cet univers, la jeune fille laisse transparaître un profond malaise à l'égard

²⁵ Maria Mies et Vandana Shiva, *Écoféminisme*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Femmes et changements », 1998, p. 29.

²⁶ « des façons de connaître notre monde qui ne sont pas basées sur l'objectivation et la domination. » Nous traduisons. Ynestra King, « Healing the Wounds : Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 120.

²⁷ « une nouvelle manière d'être humain sur cette planète, avec un sens du sacré, informée par toutes les façons de connaître – intuitives *et* scientifiques, mystiques *et* rationnelles » Nous traduisons. Ynestra King, art. cité, p. 120.

²⁸ Ynestra King, art. cité, p. 121.

de méthodes visiblement inspirées de l'approche mécaniste. Alors qu'elle envisage l'avortement, un médecin lui explique que l'intervention risque d'être relativement complexe en raison du stade avancé de sa grossesse. L'adolescente réagit comme suit au discours froid et technique du spécialiste :

Le Dr Marion parlait, parlait, mais je ne l'entendais presque plus. Le tonnerre grondait tout autour. Des poignées de mots perçaient le tumulte de temps en temps, mais on aurait dit que le médecin parlait à une autre. J'étais spectatrice. Tout cela se passait dans un film. Au début, on croyait que c'était l'histoire d'un avortement ordinaire. Mais le scénariste s'était amusé à tout compliquer. Au fond de l'utérus, la chose avait grossi. Trop pour être simplement aspirée. Il fallait « dilater le col ». Et quoi encore ? « Écraser la masse » ? Plus rien ne bougeait sur l'écran. Les personnages étaient figés. Le médecin semblait attendre. La fille semblait perdue. (GS, p. 48-49).

Dans cet extrait, deux éléments méritent une attention particulière. D'une part, alors que Marie-Lune reproduit les propos du médecin, elle nomme soudainement son fœtus « la chose ». L'utilisation de ce syntagme, normalement employé pour désigner un objet inanimé et peu défini, rend bien compte du processus d'objectivation de la nature associé à la science moderne. D'autre part, cet extrait est marqué par la mise à distance de la jeune narratrice, qui passe du rôle de protagoniste à celui de spectatrice. Ce détachement semble se produire en réaction à une procédure médicale impersonnelle et dénuée d'humanité.

Plus loin dans le récit, la jeune fille doit à nouveau s'en remettre au savoir médical, alors qu'une vilaine chute compromet la santé de l'enfant qu'elle porte. Au cours d'une échographie visant à s'assurer de l'état du fœtus, Marie-Lune constate que l'armée de spécialistes qui s'affaire autour d'elle s'entête à la maintenir dans l'ignorance la plus complète :

Ils étaient trois maintenant, radiologue, infirmière et médecin, à scruter l'écran. [...] C'est idiot. Ils ne m'avaient rien expliqué. C'était pourtant mon corps. Et voilà qu'ils discutaient maintenant avec Léandre. [...] J'étais trop faible pour me lever, mais je voulais qu'on m'explique. (GS, p. 58).

Marginalisée de par son double statut de femme et d'enfant, l'adolescente trouve aberrant d'être exclue d'un savoir portant sur son propre corps. Son père, homme et adulte, accède d'ailleurs à l'information avant elle. Selon les écoféministes Maria Mies et Vandana Shiva, la science moderne s'est appliquée à faire de la femme un objet de recherche bien davantage qu'un sujet pensant :

Autrefois, l'attention se portait sur la mère et l'unité biologique mère-enfant, aujourd'hui elle est centrée sur le « devenir foetal » contrôlé par des médecins. L'utérus des femmes a été réduit à un contenant inerte, et leur passivité a été construite en même temps que leur ignorance. Le lien organique direct entre une femme et le fœtus a été remplacé par une connaissance médiatisée par des hommes et des machines [...]²⁹.

Par son refus de se voir confinée à l'ignorance, Marie-Lune s'oppose à un tel système aliénant. Elle rejette la passivité et la médiation patriarcale.

Cette prise de position atteint son paroxysme au cours de la scène de l'accouchement. Entourée de multiples appareils servant à suivre le déroulement du travail, Marie-Lune se fait la réflexion suivante :

Une large ceinture m'enserre la taille. Un moniteur y est fixé. L'appareil permet de chiffrer l'intensité des contractions. C'est ridicule! Ils n'ont qu'à me le demander bon sang! Je la sens, la douleur. Je n'ai pas besoin d'arithmétique pour savoir que c'est l'enfer. (GS, p. 147-148).

La jeune fille s'en prend ici à la préférence accordée à l'objectivité rationnelle des instruments médicaux au détriment des sensations corporelles de la femme. À l'image de Mies et Shiva, l'héroïne de Demers déplore la non prise en compte du savoir de la

²⁹ Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 42.

femme, savoir discrédié sous prétexte qu'il ne provient ni d'une machine ni de la raison mâle. Cette critique énoncée par Marie-Lune se voit secondée par une autre voix féminine : celle de Fernande. Dans l'une de ses lettres posthumes, cette dernière raconte que, lors de son accouchement, elle s'est opposée au savoir scientifique de son médecin pour faire valoir un autre type de savoir, basé sur l'intuition et les sensations corporelles :

À un moment donné, le D^r Lazure a lancé : « Arrêtez de pousser, Fernande. » Je l'aurais étripé! Ça paraît qu'il n'a jamais accouché, lui! C'est facile à dire, ça : « Arrêtez de pousser. » Mais ce n'était pas moi, c'était toi qui poussais. Tu étais déjà toute là. Avec ton petit caractère, tes désirs et tes idées. Je me suis dit : « Au diable le beau docteur. Elle veut sortir, elle va sortir. » (HT, p. 122).

Ainsi, de mère en fille, les personnages de Demers refusent de renoncer à ces modes de connaissance que sont les émotions, les sensations corporelles et l'intuition. Le caractère polyphonique de ce discours assure à ce dernier une plus grande force et une meilleure portée.

En somme, à travers son expérience de la maternité, Marie-Lune met de l'avant une critique visant à cibler et à dénoncer les failles d'un système qui, au nom de critères de scientificité et d'objectivité, évacue la dimension humaine et chosifie le corps des femmes. Consciente du caractère pernicieux de cette approche, l'adolescente cherche alors à se définir en dehors d'un système qui discrédite son savoir et son expérience personnelle au profit de données généralisantes. De fait, la représentation de la maternité que l'adolescente donne à voir à l'intérieur de sa narration s'inscrit dans une entreprise de revalorisation du naturel et du corporel. À la froideur et au mécanisme de l'approche clinique, Marie-Lune oppose une image passionnée, voire irrationnelle, de

l'expérience corporelle. Elle n'hésite pas à faire appel à de multiples métaphores convoquant des éléments de la nature pour décrire et célébrer les sensations éprouvées au fil de sa grossesse, revalorisant ainsi les deux entités opprimées par la pensée patriarcale traditionnelle. Sa réaction aux premiers mouvements du fœtus l'illustre bien :

[...] je m'attendais à un vulgaire coup de pied. Ce qui s'était produit était bien différent, comme une ondulation, un pas de danse. Une vague ronde culbutant doucement. C'était chaud. Et doux et bon. Trois fois, la mer a dansé en moi. Trois petits cadeaux. Trois signes de vie. Trois saluts. (GS, p. 86-87).

Rappelons également les confidences faites par la jeune fille à son fœtus peu après cet événement, alors qu'elle le décrit comme « *magique et mystérieux. Et très réel en même temps.* » (GS, p. 92). Le qualificatif « magique » semble d'ailleurs être le maître mot de l'expérience que fait Marie-Lune de la maternité. Alors qu'elle tient pour la première fois son enfant dans ses bras, l'adolescente émet la réflexion suivante : « [...] *il était vivant. Et il venait de moi. C'était magique!* » (DT, p. 20-21). Donnant à nouveau une dimension polyphonique à ce discours, Fernande tient des propos similaires dans les lettres qu'elle adresse à sa fille. La femme revalorise le lien unissant la mère à son enfant, le décrivant comme un véritable miracle : « *C'est là que je me suis aperçue [sic] que tu ne pleurais plus. Depuis que nos corps s'étaient touchés. Un vrai miracle.* » (HT, p. 123). Tout au long de sa trilogie, Demers multiplie donc les représentations discursives valorisant la maternité. Décrite par Marie-Lune et Fernande, celle-ci devient le lieu d'une relation d'intimité privilégiée, d'un tout nouveau rapport au corps, désormais source de sensations magiques et merveilleuses. De ce portrait irrationnel de la maternité émerge une resacralisation des pouvoirs procréateurs de la femme, ce qui

contraste grandement avec l'approche scientifique moderne rejetée par la jeune narratrice.

5. Nature et spiritualité : l'épanouissement spirituel en pleine forêt

Pour certaines théoriciennes écoféministes, il ne fait aucun doute que l'abolition du fossé qui sépare la matière de l'esprit doit également se jouer sur le terrain de la spiritualité. Tel que l'affirme Carol P. Christ, la crise écologique grandissante « is not only social, political, economic, and technological, but is at root spiritual³⁰. » La tradition religieuse occidentale se fonde sur la conviction selon laquelle le religieux, la sphère spirituelle sont séparés de la nature et supérieurs à elle. Il en résulte une vision du monde radicalement opposée à l'idéal écoféministe d'interconnexion. Pourtant, comme le remarque Carolyn Merchant, il n'en a pas toujours été ainsi : « Entre les 16^e et 17^e siècles, l'image d'un cosmos organique avec une *terre femelle vivante* en son centre, a reculé devant une cosmologie dans laquelle la nature a été dominée et contrôlée par les êtres humains³¹. » Pour contrer les méfaits d'une telle cosmologie, les écoféministes spirituelles prônent le retour à une spiritualité centrée sur la figure d'une Terre-Mère source de vie. Starhawk³² a relevé que les multiples religions alternatives nées de cet élan, pour diversifiées qu'elles soient, partagent trois principes de base. Le premier de ces principes, l'*immanence*, suppose que le sacré n'appartient pas à un monde supérieur

³⁰ « n'est pas seulement sociale, politique, économique et technologique, mais elle a une racine spirituelle. » Nous traduisons. Carol P. Christ, « Rethinking theology and nature », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 58.

³¹ Carolyn Merchant, *The Death of Nature*, citée par Katherine Marcoccio et Alice Guérette-Breau, « Les femmes et l'écologie », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 29, n° 1-2, 1996, p. 34.

³² Starhawk, « Power, authority, and mystery : ecofeminism and earth-based spirituality », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 73-86.

mais s'incarne plutôt à travers tous les êtres vivants de la planète. Il s'agit toutefois d'une immanence qui abolit l'opposition immanence/transcendance :

Il n'y a que l'immanence, mais celle-ci n'est pas une matière inerte, passive, dénuée de subjectivité, de vie et d'esprit. L'esprit est inhérent à tout et en particulier à notre expérience sensuelle, parce que nous-mêmes [sic], avec notre corps, ne pouvons pas séparer le matériel du spirituel³³.

Deuxième principe commun, l'*interconnexion* se veut le pilier de toute la philosophie écoféministe et a partie liée avec le principe d'immanence : « When we understand that the Earth itself embodies spirit and that the cosmos is alive, then we also understand that everything is interconnected³⁴. » De même, le troisième principe, la communauté, est intimement lié au second, en ce sens que « when we understand these interconnections, we know that we are all part of a living community, the Earth³⁵. » En somme, l'appel des écoféministes à la spiritualité invite à la resacralisation de la nature ainsi qu'à la préservation et la célébration de la toile de la vie.

La trilogie de Demers ne met pas en récit la pratique d'une religion alternative d'inspiration écoféministe. Cependant, le traitement que fait la romancière du thème de la spiritualité évoque la volonté de réconciliation de l'esprit et de la matière caractérisant l'écoféminisme spirituel. C'est au cours du dernier volet de la série, *Ils dansent dans la tempête*, que ce thème fait surface. Après avoir été lourdement affectée par diverses épreuves de la vie, Marie-Lune est recueillie par une communauté de sœurs moniales vivant leur foi dans un silence presque complet. Les petites sœurs d'Assise ont érigé leur

³³Maria Mies et Vandana Shiva, ouvr. cité, p. 30-31.

³⁴ « Lorsque l'on comprend que la Terre elle-même implique l'esprit et que le cosmos est vivant, alors on comprend aussi que tout est interconnecté. » Nous traduisons. Starhawk, art. cité, p. 73.

³⁵ « lorsque l'on comprend ces interconnections, on sait que l'on fait tous partie d'une communauté vivante, la Terre. » Nous traduisons. Starhawk, art. cité, p. 74.

cloître aux abords du lac Supérieur, où elles « [prient] parmi les bêtes et les plantes comme saint François d'Assise³⁶. » (DT, p. 79). Cette pratique entraîne une série de dialogues entre le spirituel et le naturel.

Ayant choisi de vivre leur spiritualité en pleine nature, ces religieuses ne conçoivent pas comme opposés la matière et l'esprit. Le personnage d'Élisabeth, une jeune sœur avec qui Marie-Lune se lie d'amitié, illustre bien cette conception. Bien que la jeune cloîtrée ait fait de la spiritualité le centre de son existence, elle n'en demeure pas moins foncièrement marquée par la nature. Élisabeth fait montre d'un profond amour et d'un vaste savoir à l'égard du monde naturel. Cet intérêt est à ce point ancré en la religieuse qu'il transparaît par-delà son silence :

Dans son monde où les mots n'existaient plus, Élisabeth épiait longuement les gros-becs errants et les pics flamboyants, le roselin pourpré et la paruline. Elle semblait reconnaître, même de loin, le vol d'une sittelle et devinait la présence d'un lièvre ou d'une gélinotte. (DT, p. 131).

Nature et spiritualité s'entrecroisent si intimement chez la jeune moniale que c'est en faisant appel à une métaphore inspirée du monde naturel que Marie-Lune parvient à intellectualiser la vie spirituelle de son amie :

C'était peut-être comme cette forêt. Toute cette activité derrière le silence. [...] Ce pays intérieur qu'elle voulait conquérir n'était pas sec et plat comme le désert. Il n'était pas vide comme les plaines. J'imaginais plutôt une jungle, dense et excessive, à la fois superbe et effrayante, pleine de surprises. (DT, p. 128).

³⁶ Rappelons que François d'Assise (1182-1226) est le fondateur de l'ordre des Franciscains. De son vivant, il divulguait un message de respect envers tous les éléments de la création : les humains tout d'abord, mais également les animaux, les plantes, les astres, etc. Ce penchant pour la nature le fit d'ailleurs consacrer patron des écologistes en 1979.

L'adolescente, qui concevait jusque-là l'entrée en religion comme une mort prématurée et inutile, ne commence à comprendre l'existence d'Élisabeth qu'à partir du moment où elle puise dans la nature des points de comparaison lui permettant d'appréhender cette réalité. La jeune religieuse elle-même effectue un parallèle entre la nature et la spiritualité alors que, dans une lettre qu'elle adresse à l'adolescente, elle confie :

Si seulement tu avais pu t'entendre décrire ces grands sapins qui poussent vers le ciel. Qui défient les tempêtes et se moquent du vent pour valser dans la tourmente. C'est peut-être le plus bel hommage à Dieu qu'il m'a été donné d'entendre. [...] En t'écoutant, Marie-Lune, je me souviens d'avoir songé que Dieu est peut-être un arbre. (DT, p. 155).

En se faisant porteuse d'un tel énoncé, Élisabeth s'éloigne radicalement des représentations discursives binaires. Soulignons enfin que la réconciliation de la matière et de l'esprit rencontrée chez les franciscaines englobe également le corps. Loin d'être une expérience exclusivement spirituelle, la foi des moniales tend à s'exprimer par des manifestations corporelles. Ainsi, par exemple, lorsque sœur Louise parle de son amour pour Dieu, c'est tout son corps qui s'emballe : « Sa voix s'était brisée sur les derniers mots. Elle parlait de Dieu! On ne pouvait pas la croire. Elle vibrait. Son corps entier s'animait lorsqu'elle parlait de son impossible amoureux. » (DT, p. 92). De même, l'intensité des prières d'Élisabeth tend à s'extérioriser par des signes physiques : « [...] Élisabeth a ouvert les yeux et j'ai compris que les larmes qui glissaient encore sur son visage n'avaient rien à voir avec le chagrin. La lumière dansait dans ses yeux. Une joie singulière l'habitait et son regard était serein. » (DT, p. 94-95). Somme toute, force est d'admettre que pour ces religieuses disciples de saint François d'Assise, la vie spirituelle n'exclut en rien les dimensions naturelles et corporelles. Au contraire, tout

s'articule comme si l'esprit, la nature et le corps constituaient trois facettes indissociables de l'épanouissement religieux.

L'univers discursif métissé dans lequel Marie-Lune est plongée au cours de son séjour dans la petite communauté religieuse a une influence notable sur le cheminement identitaire de l'adolescente. D'entrée de jeu, la jeune athée ne souhaite qu'une seule chose : quitter le plus rapidement possible « cette bande de timbrées » (DT, p. 80). Peu à peu séduite par la perspective de se « réfugier dans la chaleur de leur communauté » (DT, p. 128), elle en vient à convoiter la plénitude et la sérénité des moniales qui l'entourent. Ressentant un grand vide intérieur, elle se désole de ne pas être habitée par la présence de Dieu : « J'aurais tant aimé, moi aussi, vivre avec cette fabuleuse certitude de n'être jamais seule. Aimer quelqu'un qui ne meurt pas, ne se sauve pas et qui, tous les jours, quoi qu'il advienne, m'aime autant. » (DT, p. 128-129). Ce que l'héroïne de Demers exprime ici n'a rien à voir avec l'appel de la foi, mais concerne plutôt la soif d'établir des liens d'interdépendance avec d'autres êtres humains. Jusqu'ici, Marie-Lune n'avait tissé de véritables liens qu'avec des éléments appartenant à l'univers naturel, ce qui se traduisait par l'isolement et le repli sur soi du jeune personnage féminin. Son passage parmi les franciscaines constitue un épisode significatif dans la mesure où il vient lui rappeler que, pour être complète, l'interconnexion doit lier tous les êtres vivants de la planète : animaux, végétaux *et* humains. C'est par le biais de son amitié pour sœur Élisabeth que l'adolescente renoue avec ces derniers. Partageant une même passion pour la nature, les deux amies multiplient les balades en forêt. Au contact de cette jeune religieuse libérée de tous principes dichotomiques, Marie-Lune quitte

progressivement sa position nombriliste : « Ces heures en forêt me réconciliaient peu à peu avec la vie. Il y avait quelque chose de contagieux dans l'assurance tranquille d'Élisabeth. Je me sentais redevenir plus solide, plus lucide aussi. » (DT, p. 131). Sous l'influence de la moniale, la jeune fille s'ouvre aux autres et plus particulièrement à Jean, l'homme qu'elle aime depuis tant d'années. C'est ainsi que le dernier volet de la trilogie se termine sur une Marie-Lune épanouie aux côtés de son amoureux, à nouveau enceinte et s'adonnant à nouveau à l'écriture : « Jean est resté dans ma vie. Élisabeth aussi. [...] Mon ventre est gros et j'écris beaucoup. » (DT, p. 153). En somme, bien que Marie-Lune ne se rallie pas à une pratique religieuse réconciliant l'esprit et la matière, sa rencontre avec les franciscaines lui permet de réintégrer le monde des humains. Celle qui était autrefois habitée par la certitude que « [les] gens glissaient dans [sa] vie » (DT, p. 78) a désormais trouvé de solides ports d'attache : une amie, un amoureux et une famille.

* * *

Le cheminement identitaire de l'héroïne de Demers interpelle d'un même mouvement nature et culture, matière et esprit, irrationnel et rationnel. Les lectures de l'adolescente, tout d'abord, lui permettent d'allier savoir littéraire, nature et émotions. En affirmant la complémentarité de l'expérience de la maternité et du processus d'écriture, les *Lettres à mon fœtus*, quant à elles, jettent un pont entre le corps et l'esprit. Dans la mesure où ils combinent analyse rigoureuse et représentations exaltées, ces écrits font du rationnel et de l'irrationnel les deux facettes d'une même expérience. La

critique de la science moderne énoncée par la jeune narratrice, pour sa part, prône le retour à une nature vivante et sacrée. La confrontation avec la vie spirituelle des sœurs de la communauté d'Assise, enfin, plonge Marie-Lune dans un univers où spiritualité et monde naturel vont de pair. Toutes ces composantes agissent comme autant de moments charnières venant baliser le parcours identitaire de l'adolescente. Au fil de la trilogie, on assiste ainsi à l'affirmation d'« une subjectivité féminine qui [...] articule une voix différente, susceptible de déconstruire les " métarécits " modernes³⁷ ». Il en résulte un espace discursif où peuvent enfin cohabiter le sensible et l'intelligible, l'objectivité et la subjectivité, le rationnel et l'irrationnel. Alors que la philosophie occidentale cherchait à opposer radicalement ces éléments, le récit de Demers en repense la configuration et les situe désormais dans une relation de complémentarité. À l'image des deux surfaces de la bande de Möbius, l'esprit et la matière s'entrecroisent et se complètent, sans aucune tension hiérarchique. Ainsi, la valorisation irrationnelle et quasi-mystique du corps et de la nature n'exclut plus l'activité intellectuelle et le travail de la raison. L'abolition des frontières soutenant les grandes oppositions permet donc l'instauration d'un espace hybride où la jeune narratrice est libre d'affirmer sa singularité. C'est en effet à travers ce métissage de l'esprit et de la matière que Marie-Lune arrive au terme de sa quête identitaire. Réconciliée avec les humains, enceinte et revenue à l'écriture, celle qui se réfugiait jadis dans un isolement romantique est désormais pleinement épanouie. Loin de « cantonner la jeune fille dans son rôle de reproductrice³⁸ » comme le conclut l'analyse de l'œuvre menée par Thaler et Jean-Bart, ce portrait final représente selon

³⁷ Lucie Guillemette, art. cité, p. 195.

³⁸ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 176.

nous le point culminant d'une trajectoire placée sous le signe de la déconstruction, si l'on songe au caractère subversif accordé à la maternité tout au long de l'œuvre. Ainsi, en cherchant à s'affirmer d'une manière toute personnelle, l'héroïne de Demers abolit les frontières séparant l'esprit de la matière et fait advenir le *réenchantement rationnel* souhaité par Ynestra King (1990).

CONCLUSION

Depuis quelques années, la littérature québécoise pour la jeunesse se peuple de jeunes personnages féminins qui cherchent à s'affranchir des dogmes issus du patriarcat. Les héroïnes contemporaines refusent que leur identité et leurs comportements soient dictés par les principes réducteurs d'un discours mâle concevant la différence sexuelle en termes de dichotomies, de hiérarchies et d'exclusions. Récusant tout discours confinant à la passivité, les jeunes filles sont soucieuses de se libérer des systèmes figés et de s'autodéterminer. Une telle entreprise pousse ces dernières à se définir non seulement à l'encontre des poncifs patriarcaux, mais également à l'encontre de ceux de la société adulte. Margaret R. Higonnet, on l'a vu, souligne à cet effet qu'au même titre que la femme est posée comme l'autre de l'homme, l'enfant est posé comme l'autre de l'adulte¹. L'adolescente qui désire s'émanciper fait donc face à une double altérité, à la fois féminine et juvénile.

Les rapports entre la nature et la culture forment un espace discursif où les représentations binaires abondent. La pensée patriarcale, animée par une dynamique de colonisation du sauvage, a ouvert la voie à un idéal d'humanité défini comme intellectuel et masculin, disqualifiant le naturel, l'animal et le corporel. Pour cimenter ce système menacé par l'animalité irrépressible de l'humain, les femmes, identifiées au corporel de

¹ Margaret R. Higonnet, « Diffusion et débats du féminisme », dans Jean Perrot et Véronique Hadengue, *Écriture féminine et littérature de jeunesse. Actes du colloque d'Eaubonne*, Paris, La Nacelle, 1995.

par leurs capacités reproductrices, ont fait office de sacrifice². C'est ainsi que se sont élaborées certaines des grandes dichotomies fondatrices de la métaphysique occidentale : nature/culture, corps/esprit, féminin/masculin. La tension hiérarchique soutenant cette catégorisation atteint, à l'époque moderne, des sommets inégalés, puisqu'il devient alors impératif d'user de la raison instrumentale pour dominer et exploiter les pôles dévalués du régime d'oppositions. Ce n'est que de cette façon que l'homme pourra aspirer à la liberté et à son humanité pleine et entière. Cette attitude, fondée essentiellement sur la pensée binaire, s'essouffle au moment où s'instaure la postmodernité. Pour les tenantes du féminisme postmoderne, le grand discours moderne et la structure dichotomique qu'il présuppose gomment les différences et imposent avec violence des valeurs d'universalisation et de totalisation. Il en résulte un métarécit doctrinaire qui multiplie les représentations figées et ne laisse aucune place à la singularité. L'identité féminine en est alors réduite aux sphères corporelle et naturelle, l'accès aux sphères culturelle et intellectuelle lui étant interdit au nom de critères biologiques.

Afin de contrer cette catégorisation hautement réductrice, il importe de mettre à bas la pensée binaire qui la sous-tend. C'est ainsi que l'abolition de l'opposition nature/culture est devenue le cheval de bataille du mouvement écoféministe. Cherchant à libérer la femme et la nature de la dynamique d'exploitation introduite par le métarécit moderne, les théoriciennes écoféministes proposent une reconfiguration des rapports entre le naturel, le culturel, le féminin et le masculin. Ces catégories doivent être

² Ynestra King, « Healing the Wounds : Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans Irene Diamond et Gloria Feman Orenstein [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990.

repensées selon une logique d'interconnexion et d'interdépendance. Les pôles des grandes dichotomies ne s'opposent plus mais s'entrecroisent et se complètent, tels les deux surfaces de la bande de Möbius³. Nature et culture sont complémentaires, le culturel prolongeant le naturel. Suivant cette conception, « [c]ulture becomes the "realm of freedom" not because it triumphs over nature, but because it actualizes *potentialities* that are latent within nature⁴. » Le naturel et le culturel se situant sur un même continuum, ils ne représentent plus des catégories étanches et cloisonnées. La ghettoïsation du féminin-naturel et du masculin-culturel perd toute sa pertinence, constitue dès lors un non-sens.

Les héroïnes des romans jeunesse problématisant les rapports entre la nature et la culture ont donc fort à faire pour s'affirmer en tant que sujet pensant, autonome et original. Elles doivent parvenir à s'émanciper des principes binaires d'une métaphysique qui s'abreuve à même l'idéal moderne de transcendance du naturel et du corporel. À l'image des écoféministes, ces jeunes filles se voient dans la nécessité de repenser la structure du discours dominant, de brouiller les frontières entre les catégories et d'inventer de nouvelles configurations d'où peut enfin émerger un féminin libéré des représentations essentialistes, investissant à la fois les sphères naturelles et intellectuelles. C'est autour d'une telle restructuration que s'articulent les romans *La fille de la forêt*, *Un été de Jade*, *Un hiver de tourmente*, *Les grands sapins ne meurent pas* et *Ils dansent dans la tempête*. Une lecture écoféministe de ces œuvres de Charlotte Gingras et Dominique

³ Elizabeth Grosz. *Volatile Bodies. Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, coll. « Theories of representation and difference », 1994.

⁴ « la culture devient la "sphère de la liberté" non parce qu'elle triomphe de la nature, mais parce qu'elle actualise les *potentialités* qui sont latentes dans la nature. » Nous traduisons. Chaia Heller, « Toward a Radical Ecofeminism : From Dua-Logic to Eco-Logic », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 88.

Demers révèle qu'au sein de ces fictions romanesques, la fondation d'un dialogue entre les univers naturel et culturel permet aux protagonistes d'échapper aux représentations figées instaurées par le patriarcat et les métarécits modernes.

C'est sous le signe de la réconciliation du sauvage et du civilisé que s'effectue la déconstruction de l'opposition nature/culture dans *La fille de la forêt* et *Un été de Jade*. Issue de la dynamique patriarcale de colonisation, la dichotomie sauvage/civilisé prône la suprématie de la culture, du savoir et des institutions de la civilisation sur une nature sauvage et chaotique. L'avancement intellectuel, moral et technique du monde civilisé incarne, dans la philosophie occidentale, l'instrument par excellence d'une nécessaire domestication du primitif, du spontané et de l'inarticulé. Les héroïnes de Gingras, conscientes des effets pervers de ce système, se font porteuses de nombre de représentations discursives visant à abolir l'opposition entre les deux pôles. Le roman *La fille de la forêt* propose, d'entrée de jeu, une configuration binaire où les espaces sauvages renvoient à la pureté de la nature, au maternel, au silence et à l'isolement, et où les espaces urbains renvoient à la violence, à la laideur, au système capitaliste et à la surpopulation. Cette configuration dépasse le simple cadre de l'espace romanesque pour rejoindre la caractérisation des quatre protagonistes du récit, alors que seuls les personnages féminins sont présentés comme entretenant des relations privilégiées avec le monde naturel. Uniques annonciateurs de la déconstruction à venir, les jardins clos inventés par Florence et la plantation imaginée par Jonas constituent des espaces métissés au sein desquels urbanité et nature s'enchevêtrent. Mais c'est d'Avril qu'émerge le véritable projet d'abolition des grandes oppositions. Adolescente confrontée à la mort

soudaine de sa mère et déportée dans un contexte urbain qui la dépasse, Avril se voit placée devant la nécessité de redéfinir son existence, et c'est auprès de Florence, David et Érik qu'elle choisit de le faire. Pour la jeune fille foncièrement marquée par la sauvagerie du Nord, l'adaptation à la Cité n'est possible que par la réhabilitation de la nature dans l'urbanité. C'est ainsi qu'Avril entraîne ses amis dans une lutte pour la sauvegarde de la forêt urbaine de Jonas. Ce combat, qui tend à faire éclater la frontière séparant le sauvage du civilisé, a un impact majeur sur le parcours identitaire des quatre protagonistes. Ceux-ci se sensibilisent à l'importance de tisser des liens entre les êtres humains et fondent leurs tout premiers projets d'avenir, projets systématiquement animés par la volonté de faire dialoguer les univers sauvages et civilisés. La quête identitaire d'Avril se solde donc par l'effondrement de l'organisation initialement binaire du récit. La transgression de l'opposition sauvage/civilisé est également au cœur du roman *Un été de Jade*. On retrouve encore ici une représentation inaugurale fortement dichotomisée de l'espace romanesque, alors que s'opposent l'île aux Eiders et *Bungalow City*. Les rapports qu'entretiennent les protagonistes Jade et Théo à ces espaces sont eux aussi marqués par le binarisme, les lieux sauvages apparaissant comme essentiellement féminins. C'est encore une fois par l'entremise d'une adolescente que la tension établie entre le sauvage, le civilisé, le féminin et le masculin tend à se résoudre. Mandatée par Anna pour sensibiliser Théo au monde naturel, Jade devient la médiatrice par qui le sauvage rejoint le civilisé. Lorsque les chemins des deux adolescents se croisent, ils se situent tous deux au cœur d'une impasse identitaire. Bouleversée par les morts successives de sa grand-mère et d'Anna, Jade se ferme au monde et refuse tout contact humain. Démotivé par une existence qui lui semble factice, Théo n'a plus aucune perspective d'avenir. Par

conséquent, si, la rencontre des deux protagonistes, d'une part, provoque la réunion des pôles sauvage et civilisé, elle entraîne, d'autre part, la résolution de cette impasse identitaire. Au terme du roman, Jade accepte en effet de s'ouvrir aux contacts humains et Théo se découvre un rêve vers lequel tendre : faire des études universitaires qui lui permettront de veiller à la protection de l'environnement. En somme, la déconstruction de l'opposition sauvage/civilisé à l'œuvre dans ces romans de Gingras est portée par l'affirmation d'une parole adolescente et féminine. Par leurs actions et leurs discours, Avril et Jade incitent à la déstructuration des grandes catégories de la pensée. Les nouvelles configurations qui en résultent permettent à la nature et à la culture de cohabiter dans un même espace narratif. Elles transgressent du même coup l'opposition masculin/féminin, la proximité avec la nature n'étant plus désormais un fait exclusivement féminin. De l'influence des deux héroïnes naît enfin un sentiment de communauté reliant entre eux les personnages de ces fictions. Ainsi, en cherchant à s'affranchir des dogmes modernes, Avril et Jade communiquent à leur entourage leur vision écocentrique du monde.

C'est plutôt par le biais de la réconciliation de la matière et de l'esprit que s'opère, dans la trilogie de Dominique Demers, la déconstruction de la structure binaire opposant la nature et la culture. Résultant de la volonté patriarcale d'affirmer la suprématie de la sphère intellectuelle sur les sphères corporelle et naturelle, la dichotomie matière/esprit trouve notamment sa source chez Descartes. Le système binaire consolidé par les travaux de ce penseur moderne valorise en effet le rationnel, l'objectif, l'intelligible et rejette le corporel, le naturel, l'irrationnel et le sensible. Au fil des romans

Un hiver de tourmente, Les grands sapins ne meurent pas et Ils dansent dans la tempête, on voit se développer chez la jeune Marie-Lune le désir de combler le fossé qui sépare la matière de l'esprit, la volonté de reconfigurer ce système binaire de manière à introduire un rapport de complémentarité entre les deux pôles impliqués. Tout comme les protagonistes de Gingras, l'héroïne de Demers prend tout d'abord place dans un contexte d'énonciation dichotomique. Ne trouvant pas sa place dans une société adulte qui lui apparaît inhospitalière, l'adolescente se réfugie dans un univers naturel et sauvage, avec lequel elle opère une fusion toute romantique. C'est au gré de son cheminement identitaire que la jeune fille laisse progressivement transparaître ses ambitions déconstructionnistes. Les lectures qu'entreprend l'héroïne dans un premier mouvement se veulent le premier jalon de la transgression de l'opposition matière/esprit. En puisant dans des intertextes tels que *Le héron bleu* et *La nuit de mai* des référents lui permettant d'appréhender le réel, Marie-Lune réduit la distance séparant la matière et l'esprit, si l'on songe que les éléments sélectionnés – l'île, le héron, le pélican – appartiennent à la fois au monde naturel et à l'univers intellectuel du savoir littéraire. Marquant le passage de la lecture à l'écriture, les lettres que la jeune narratrice adresse à son fœtus dans le deuxième volet de la trilogie unissent dans un même processus maternité et écriture, et rendent possible la réunion du sensible et de l'intelligible. En plus de favoriser l'écriture, l'expérience de la maternité conduit l'adolescente à tenir un discours dénonçant l'approche scientifique moderne. Elle trouve aberrant que la médecine évacue sans appel les dimensions intuitive, subjective, voire mystique du savoir féminin. C'est pourquoi elle refuse que son corps soit chosifié et sondé tel un contenant inerte. Enfin, lors du dernier volet de cette suite romanesque, c'est au contact d'une spiritualité vécue en communion

avec la nature que Marie-Lune parvient au terme de son parcours identitaire, délaissant définitivement sa position romantique pour s'ouvrir au monde et aux autres. Enceinte et s'inscrivant à nouveau dans un processus d'écriture, elle se tourne résolument vers l'avenir. Ainsi, plus l'héroïne conjugue les représentations discursives de l'esprit et de la matière, plus elle parvient à se construire une identité toute personnelle, ancrée dans le social.

À la lumière de ces considérations, force est de reconnaître que les romancières Charlotte Gingras et Dominique Demers abolissent bel et bien, à l'intérieur de leurs fictions, la structure opposant la nature et la culture. En faisant dialoguer le sauvage et le civilisé, la matière et l'esprit, elles mettent de l'avant des représentations métissées qui transcendent la tension hiérarchique propre à la métaphysique occidentale. Les grandes catégories de la pensée ne s'opposent plus ; elles se situent désormais dans un rapport de complémentarité et d'interconnexion, le culturel venant prolonger et non dominer le naturel. Cette restructuration s'apparente de près à la déconstruction écoféministe, en ce sens qu'il y a réellement transgression. Loin de se contenter, dans la foulée des féministes de la différence, d'un renversement hiérarchique visant l'unique valorisation de la sphère naturelle, Demers et Gingras prônent plutôt la prise en compte des deux pôles de la dichotomie. La nature est certes revalorisée, mais la culture n'est pas pour autant rejetée du revers de la main. Ce qui se produit tient plutôt du réenchantement rationnel annoncé par Ynestra King⁵. On réhabilite le sauvage, le sensible et l'irrationnel, sans toutefois perdre de vue le civilisé, l'intelligible et le rationnel. Dans les romans étudiés, ce

⁵ Ynestra King, ouvr. cité.

métissage est intimement lié à l'affirmation d'une identité féminine. Plus les structures binaires s'effritent, plus les configurations possibles se font nombreuses et plus les jeunes personnages féminins parviennent à s'autodéterminer. Libérées des représentations figées issues de la modernité et du patriarcat, les héroïnes combinent à leur guise les différentes catégories et font valoir leur singularité. S'ensuivent, tant chez Gingras que chez Demers, la naissance de perspectives d'avenir et le souci de tisser des liens humains. Il ne faudrait toutefois pas y voir un retour aux idéaux modernes de Progrès et d'Universalisation. Cette poussée vers l'avenir tient du désir d'entretenir et de préserver le rapport d'interconnexion nouvellement établi entre la nature et la culture, et non d'une soif d'avancement technologique orienté vers la mise au point de nouveaux dispositifs d'exploitation des ressources naturelles. La naissance du besoin de communauté, pour sa part, résulte elle aussi du principe écoféministe d'interconnexion : si les humains sont en relation d'interdépendance avec l'univers naturel, ils le sont également avec leurs congénères. Ainsi, prendre le parti de la communauté ne signifie pas se fondre dans l'universel et se laisser aveugler par les utopies collectivistes. Il s'agit plutôt de percevoir que, malgré les différences et la singularité de chaque être vivant, « un courant souterrain nous [relie] » (FF, p. 132).

Ainsi, les trajectoires identitaires des jeunes protagonistes de ces romancières déjouent la caractérisation sans appel du personnage adolescent contemporain mise de l'avant par Danielle Thaler et Alain Jean-Bart. À la faveur d'un cheminement balisé par divers procédés de déconstruction, Avril, Jade et Marie-Lune rompent avec l'*«* évidente

dépolitisation et désocialisation⁶ » dont on les accuse. Plus les frontières entre la nature et la culture se fragilisent, plus ces adolescentes s'ouvrent au monde. Leur narcissisme initial s'effrite, et elles en viennent même à élaborer de nouvelles perspectives d'avenir. N'étant plus soumises aux diktats d'un discours patriarcal essentialiste, les jeunes filles manipulent les catégories de la métaphysique et les réorganisent en accord avec leur singularité. Grâce au métissage rendu possible par l'abolition des dichotomies, elles ne subissent plus leur existence : elles la construisent. Dans les romans de Gingras, le phénomène est si prégnant qu'il provoque un effet d' entraînement et rejoint les personnages gravitant autour d'Avril et de Jade. En somme, les romans étudiés ici, bien que s'inscrivant dans la veine socio-réaliste, ne reproduisent pas les conventions reprochées au roman-miroir.

Selon nous, cette originalité résulte de la thématisation des rapports à la nature qui traverse ces fictions romanesques. Pour François Hartog, l'importance accordée à ce thème dans nos sociétés actuelles a partie liée avec l'expérience contemporaine du temps, et s'explique par une tendance à la patrimonialisation de l'environnement. Devant un avenir non plus empreint de promesses mais plutôt devenu source d'angoisse, le patrimoine apparaît comme une richesse à protéger, à valoriser et à repenser. Signe d'une remise en question de l'ordre du temps, il est « une manière de vivre les césures, de les reconnaître et de les réduire, en repérant, en élisant, en produisant des sémiophores.⁷ » En ce temps de crise, la notion de patrimoine s'élargit, et c'est ainsi qu'on assiste à la

⁶ Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, p. 178.

⁷ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003, p. 205.

patrimonialisation de l'environnement. Ce type de patrimoine revêt un statut particulier, dans la mesure où il réintroduit les catégories du futur et du passé dans un présent devenu omniprésent. S'il faut préserver le patrimoine naturel, c'est en raison de nos erreurs passées et pour le bien des générations à venir :

La patrimonialisation de l'environnement [...] ouvre indubitablement sur le futur ou sur de nouvelles interactions entre présent et futur. [...] Sauf que ce futur n'est plus promesse ou « principe d'espérance », mais menace. Tel est le retournement. Une menace dont nous avons été les initiateurs et dont nous devons nous reconnaître, aujourd'hui à défaut d'hier déjà, comme les responsables⁸.

Ainsi le présent est-il porteur d'une double dette à l'égard du passé et de l'avenir. Faisant de la vie un patrimoine à préserver, une telle attitude provoque la création d'un espace intermédiaire entre le présent et le futur : « de l'un à l'autre, les reliant en quelque façon, un héritage qu'il ne faut pas "dégrader", car il dégraderait et ceux qui transmettent et ceux qui reçoivent.⁹ » Par conséquent, les fictions pour la jeunesse qui s'inscrivent dans cette foulée, bien que solidement enracinées dans le moment présent, ne peuvent occulter l'avenir. Soucieuses de se poser en harmonie avec l'univers naturel, les jeunes héroïnes de ces romans en viennent à énoncer une prise en compte de l'avenir qui se double d'un sentiment éthique. Leurs horizons s'ouvrent, et on voit se développer chez elles une empathie toute nouvelle. Une telle posture leur évite de sombrer dans le narcissisme ambiant du roman contemporain pour adolescent. De par la redéfinition des rapports temporels qu'elle présuppose, la thématisation écocentrique des rapports entre la nature et la culture permet donc de dynamiser un genre littéraire de plus en plus sclérosé. En somme, dans les romans de Gingras et Demers, la fragilisation des structures figées

⁸ François Hartog, ouvr. cité, p. 206.

⁹ François Hartog, ouvr. cité, p. 212.

amène non seulement une remise en question des frontières séparant le naturel du culturel, mais également une reconsideration des conventions propres au roman-miroir.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus étudié

DEMERS, Dominique, *Un hiver de tourmente*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1992, 135 p.

DEMERS, Dominique, *Les grands sapins ne meurent pas*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Titan », 1993, 154 p.

DEMERS, Dominique, *Ils dansent dans la tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan », 1994, 156 p.

GINGRAS, Charlotte, *Un été de Jade*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1998, 155 p.

GINGRAS, Charlotte, *La fille de la forêt*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 2002, 156 p.

2. Autres romans pour la jeunesse

BOISVERT, Nicole M., *La dérive*, Waterloo, Michel Quintin, coll. « Grande nature », 1993, 142 p.

BOISVERT, Nicole M., *Les chevaux de Neptune*, Waterloo, Michel Quintin, coll. « Grande nature », 1996, 153 p.

BOISVERT, Nicole M., *Le mensonge de Myralie*, Waterloo, Michel Quintin, coll. « Nature jeunesse », 1999, 112 p.

DAVELUY, Marie-Claire, *Les aventures de Perrine et de Charlot*, Montréal, Bibliothèque de l’Action française, 1923, 310 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Le cœur en bataille*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1990, 147 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Je t'aime, je te hais...*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1991, 157 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Sauve qui peut l'amour*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman+ », 1992, 158 p.

3. Ouvrages théoriques

BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe*, vol. 1-2, Paris, Gallimard, 1949.

BOISVERT, Yves, *Le postmodernisme*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Express », 1995, 124 p.

CHOULET, Philippe, *Nature et culture*, Paris, Éditions Quintette, coll. « Philosopher », 1990, 64 p.

CHRIST, Carol P., « Rethinking theology and nature », dans Irene DIAMOND et Gloria Feman ORENSTEIN [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 58-69.

COLLIN, Françoise, « L'irreprésentable de la différence des sexes », dans Anne-Marie DAUNE-RICHARD, Marie-Claude HURTUNG et Marie-France PITCHEVIN [s.l.d.], *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Aix-en-Provence, Université de Provence, « Petite collection CEFUP », 1989, p. 27-41.

DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Gallimard, coll. « Folio essai », 1997 [1637], 341 p.

DIDEROT, Denis, *Pensées philosophiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972 [1746], 186 p.

DUPRÉ, Louise, Jaap LINTVELT et Janet M. PATERSON, *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Littérature (s) », 2002, p. 487 p.

EAUBONNE, Françoise d', *Le féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay Éditeur, coll. « Femmes en mouvement », 1974, 274 p.

ELAM, Diane, *Feminism and Deconstruction. Ms. en Abyme*, New York, Routledge, 1994, 154 p.

GATENS, Moira, « Modern rationalism », dans Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG [s.l.d.], *A Companion to Feminist Philosophy*, Oxford, Blackwell Publishers, coll. « Blackwell companions to philosophy », 1998, 703 p.

- GROSZ, Elizabeth, *Volatile Bodies. Toward a Corporeal Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, coll. « Theories of Representation and Difference », 1994, 250 p.
- GUILLEMETTE, Lucie, « L'œuvre pour la jeunesse de Dominique Demers : quelques points de jonction du postmodernisme et du féminisme », dans Françoise LEPAGE [s.l.d.], *La littérature pour la jeunesse. 1970-2000*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 2003, p.193-218.
- HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003, 258 p.
- HELLER, Chaia, *Désir, nature et société. L'écologie sociale au quotidien*, traduit de l'anglais par Catherine Barret, Montréal, Écosociété, Lyon, Atelier de création libertaire, 2003, 266 p.
- HIGONNET, Margaret R., « Diffusion et débats du féminisme », dans Jean PERROT et Véronique HADENGUE, *Écriture féminine et littérature de jeunesse. Actes du colloque d'Eaubonne*, Paris, La Nacelle, 1995, p. 17-24.
- HOTTOIS, Gilbert, *De la renaissance à la postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris, Bruxelles, De Boeck Université, coll. « Le point philosophique », 1997, 491 p.
- JARDINE, Alice, *Gynésis. Configurations de la femme et de la modernité*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives critiques », 1991.
- JONAS, Hans, *The Imperative of Responsibility. In Search for an Ethics for the Technological Age*, Chicago, University of Chicago Press, 1984, 255 p.
- KING, Ynestra, « Healing the Wounds : Feminism, Ecology, and the Nature/Culture Dualism », dans Irene DIAMOND et Gloria Feman ORENSTEIN [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p. 106-121.
- LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*, Orléans, Éditions David, 2000, 826 p.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1987, 345 p.
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 109 p.
- LYOTARD, Jean-François, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, coll.

- « Le livre de poche », 1988, 150 p.
- MADORE, Édith, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal express », 1994, 126 p.
- MATHIEU, Nicole-Claude, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », dans Anne-Marie DAUNE-RICHARD, Marie-Claude HURTING et Marie-France PITCHÉVIN [s.l.d.], *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Aix-en-Provence, Université de Provence, « Petite collection CEFUP », 1989, p. 109-147.
- MIES, Maria et Vandana SHIVA, *Écoféminisme*, Paris, Montréal, L'Harmattan, coll. « Femmes et changements », 1998, 363 p.
- MOI, Toril, « Feminist, Female, Feminine », dans Catherine BELSEY et Janet MOORE [s.l.d.], *Essays in Gender and The Politics of Literary Criticism*, New York, Basil Blackwell, 1989, p. 115-132.
- PATERSON, Janet, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, édition augmentée, Ottawa, Presses Universitaires d'Ottawa, 1993, 142 p.
- RUSS, Jacqueline, *La marche des idées contemporaines. Un panorama de la modernité*, Paris, Armand Colin, 1994, 479 p.
- STARHAWK, « Power, Authority, and Mystery : Ecofeminism and Earth-based Spirituality », dans Irene DIAMOND et Gloria Feman ORENSTEIN [s.l.d.], *Reweaving the World. The Emergence of Ecofeminism*, San Francisco, Sierra Club, 1990, p.73-86.
- TAYLOR, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 1992, 150 p.
- THALER, Danielle et Alain JEAN-BART, *Les enjeux du roman pour adolescents : roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse », 2002, 330 p.
- WEEDON, Chris, « Postmodernism », dans Alison M. JAGGAR et Iris Marion YOUNG [s.l.d.], *A Companion to Feminist Philosophy*, Oxford, Blackwell Publishers, coll. « Blackwell companions to philosophy », 1998, 703 p.
- WEISGERBER, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Bibliothèque de littérature comparée », 1978, 265 p.

3. Articles théoriques et/ou critiques :

- BROUSSEAU, Marie-Claude, « Dominique Demers. *Un hiver de tourmente* », *Des livres et des jeunes*, n° 42, été 1992, p. 41-42.
- BURGAT, Florence, « Réduire le sauvage », *Études rurales*, n° 129-130, janvier-juin 1993, p. 179-188.
- DESCARRIES, Francine, « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *La sociologie face au troisième millénaire, Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 179-210.
- DI CECCO, Daniela, « Identification et thérapie : l'emploi du journal intime dans le roman pour adolescentes au Québec », *Canadian Children's Literature*, printemps 1997, n° 85, p. 62-70.
- FIELD, Terry, « Is the Body Essential for Ecofeminism ? », *Organization and the Environment*, 2000, vol. 13, n° 1, p. 39-60.
- FRADETTE, Marie, « Un été de Jade », *Lurelu*, vol. 22, n° 3, hiver 2000, p. 38.
- GAARD, Greta et Lori GRUEN, « Ecofeminism : Toward Global Justice and Planetary Health », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 1-35.
- GROSZ, Elizabeth, « Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 1, 1992, p. 47-66.
- GUILLEMETTE, Lucie, « La vulgarisation des sciences naturelles et les écrits pour la jeunesse, de Maxine à Nicole M.-Boisvert : éloge romantique de la nature ou critique du progrès? », *Tangence*, n° 73, automne 2003, p. 59-92.
- GUILLEMETTE, Lucie, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 145-169.
- HELLER, Chaia, « Toward a Radical Ecofeminism : From Dua-Logic to Eco-Logic », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 72-96.
- JACOB, Annie, « Civilisation/sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation », *Anthropologie et sociétés*, vol. 15, n° 1, 1991, p. 13-35.
- LÉTOURNEAU, Gina, « La fille de la forêt », *Lurelu*, vol. 25, n° 2, automne 2002, p. 40.

MARCOCCIO, Katherine et Alice GUÉRETTE-BREAU, « Les femmes et l'écologie », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 29, n° 1-2, 1996, p. 27-49.

MORIN, Marie-Josée, « La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère techno-scientifique », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, automne 1994, p. 365-380.

NADAL, Marie-Josée, « Le sexe/genre et la critique de la pensée binaire », *Recherches sociologiques*, vol. 30, n° 3, 1999, p. 5-22.

PLUMWOOD, Val, « Feminism and Ecofeminism : Beyond the Dualistic Assumption of Women, Men and Nature », *Society and Nature. The International Journal of Political Ecology*, vol. 2, n° 1, 1993, p. 36-51.

THALER, Danielle, « Les collections de romans pour adolescentes et adolescents : évolution et nouvelles conventions », *Éducation et francophonie*, vol. 24, n° 1-2, printemps-automne, 1996, p. 85-92.

VOLDENG, Evelyn, « L'intertextualité dans les écrits féminins d'inspiration féministe », *Voix et images*, vol. 7, n° 3, 1982, p. 523-530.

4. Mémoire :

BASMA, Osama, « Le féminisme postmoderne et le mythe rédempteur des différences », Montréal, Université du Québec à Montréal, M. A. (sociologie), 1999, 102 f.